

JOURNAL DE BORD D'UNE ARTISTE EN ERRANCE

7 rue de la Pépinière
Vendredi 14 février
16h10

(...) mais j'avais du mal à enfiler mon deuxième bras dans la veste. Un conseiller de la Poste qui passait juste derrière moi relève ma veste et m'aide à l'enfiler. Je l'en remercie et nous échangeons un sourire (...)

Madeleine
Vendredi 14 février
15h46

(...) Il me demande comment je vais faire maintenant, si j'allais souscrire chez un autre opérateur et lui je lui explique que je n'étais pas là pour longtemps (...). Il me dit qu'il comprend et me souhaite bon courage (...)

Métro ligne 1
Mardi 14 février
15h46

(...) Elle s'était beaucoup approchée de moi de sorte que mon bras gauche était coincé. Je me décale alors et esquisse mon bras. Elle ne regarde et ne demande pardon. J'avais remarqué que son air laissait transparaître de l'impudence, je l'ai alors soulevé et lui ai dit que ce n'était pas grave. Elle s'est engouffrée dans la porte que je lui avais entrouverte et une discussion a commencé, le temps d'une station. Elle m'a dit que les gens de nos jours étaient vraiment désagréables et que pour rien ils s'en prenaient aux autres (...)

79 rue de Seine
Lundi 3 février
Environ 18h

(...) Nous étions fatiguées par un long vol et une arrivée pas du plus agréable comme pour le plupart des voyages où tout est pesant : le temps et les files interminables, l'incivilité des gens d'aujourd'hui, le dédain des administrations (...). « Pardon, pardon, excusez-moi mes jolies petites grenouilles (...) » (...). mon cœur s'est apaisé d'un seul coup (...)

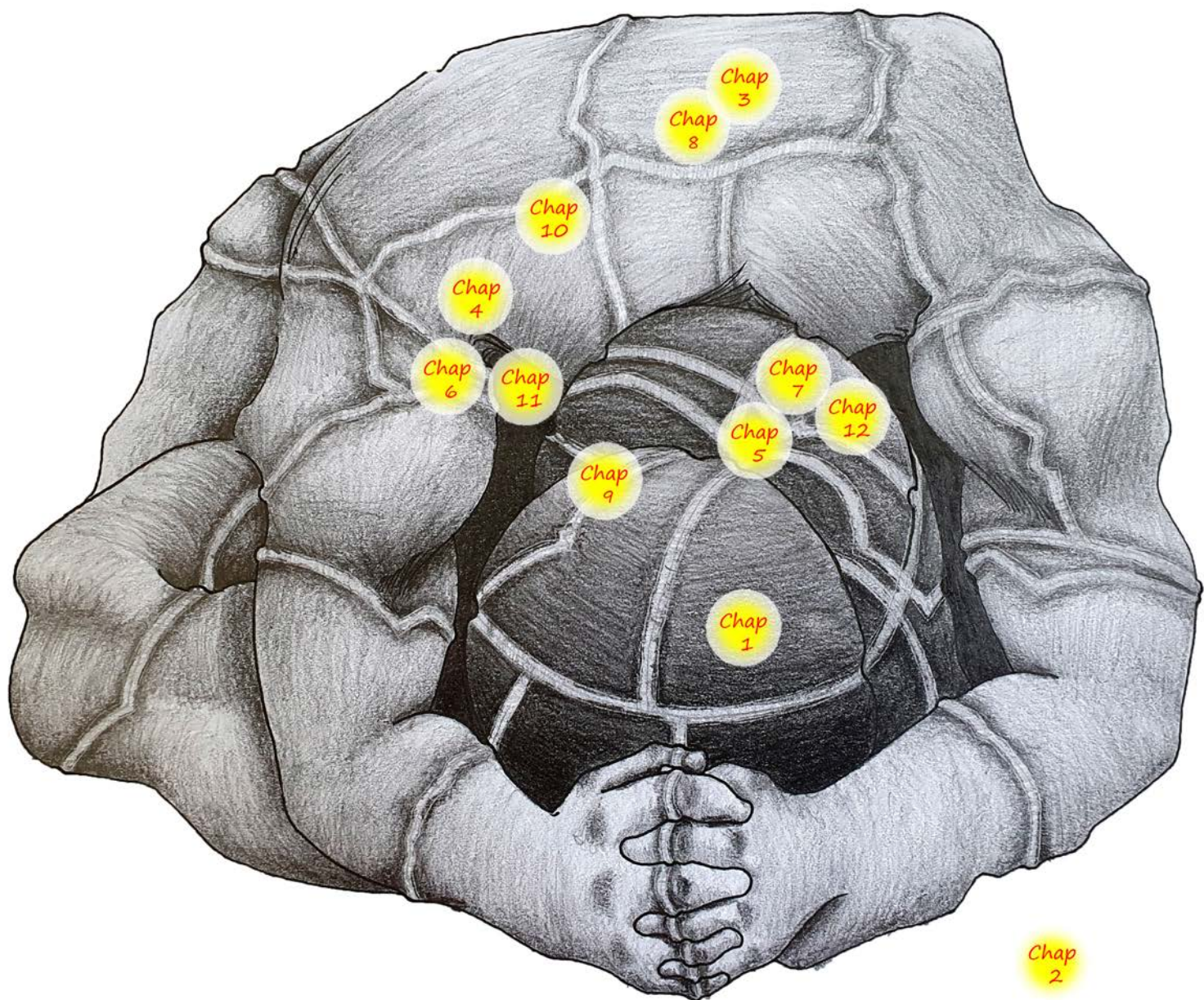
Lamarche-Caulaincourt
Mardi 4 février
15h48

« Excusez-moi » (...) et j'entends cette voix sortir de nulle part. Il me regarde gentiment, prend mon valise et monte les deux autres escaliers avec (...)

Châtelet - Les Halles
Mardi 14 février
Vers 18h15

(...) Elle me dit aussi qu'elle trouve absolument remarquable que ce soit le seul endroit où les cultures se mélangent et vivent en harmonie (...) et que les gens arrivent aussi bien à avoir ce beau vivre ensemble (...) en me disant qu'elle ne connaît pas bien le site de Montmartre mais qu'à Paris il faut lever la tête (...)

GENEVIEVE ALAGUIRY



JOURNAL DE BORD D'UNE ARTISTE EN ERRANCE

DIMANCHE 8 MARS 2020 - A CŒUR OUVERT

Quand le temps se fige juste un petit moment,
que la course folle s'arrête,
quand le cœur a un instant cette fine brèche pour parler, que nous dit-il ?

Le temps se fige très peu dans ma vie parce que je cours sans arrêt. Je cours derrière les projets, je cours derrière les gens, je cours derrière les opportunités, j'ai même couru derrière une reconnaissance, non pas que je sois en mal de reconnaissance, mais parce qu'elle m'aurait offert une visibilité et ouvert des portes. Mais je cours derrière le temps aussi.

A quoi m'a valu cette course frénétique jusqu'à présent ?

Je ne me pose pas, je ne dors pas, je ne mange pas comme il faut et je travaille. Je travaille jour et nuit, je travaille avec amour mais dans la souffrance, je travaille par passion mais dans l'épuisement d'un corps qui ne cesse de s'affaiblir et d'un esprit qui s'assombri. Parce que le travail n'a jamais payé. Non, ce n'est pas le travail qui paye. Si c'était le cas j'aurais été riche d'opportunités, de projets et riche tout court depuis bien longtemps !

J'ai été forcée à me poser quand un accident de la vie, me diraient certains, pour moi plutôt la lutte que Jacob eût avec Dieu : j'ai été frappée, forcée à m'asseoir, à tout arrêter, à mettre tous ces satellites qui gravitaient autour de moi sur pause. Je me suis posée. C'est dans cet interstice que mon cœur a parlé. C'est dans l'abîme que l'on se rencontre, c'est dans le désert que les choix se prennent, c'est dans cet instant charnier que tout se décide, et c'est là que j'ai décidé de « *tourner le dos à la posture frontale de la lutte et dans une certaine mesure à ses imaginaires romantiques, ce n'est cependant pas manquer de courage ni oublier combien il a fallu parfois, il faut et faudra encore, faire corps. Apparaître comme acte de résistance. Être là comme puissance de vie face aux pouvoirs nécropolitiques* » (Olivier Marboeuf dans *Décolonisons les arts* !).

Mais si je veux écrire aussi et profiter de ce temps en dehors de l'aliénation culturelle, psychologique, sociale et politique, c'est parce qu'au repos, je ne serai pas sous le joug d'un monstre que j'ai nourri pendant tant d'années et que d'autres m'ont aidé à nourrir. Parce qu'il m'interdit de réfléchir, il ne me laisse aucun moment de réflexion et d'auto-évaluation, aucun instant pour l'introspection ni aucun moment pour digérer ce qui m'arrive afin d'en faire ma force, une force positive, créative, régénératrice et productive. Non c'est ce monstre qui veut être ma force. C'est cette colère qui veut me ronger jusqu'à la moelle pour ensuite aller ronger l'autre quand elle aura eu raison de moi.

Et si je veux écrire, c'est parce qu'il s'agit de l'unique lieu où j'aurai la possibilité de le faire avec sincérité, sans chercher à cacher les sentiments qui ont été les miens pendant longtemps, sans que je ne sois interrompue par quelques-uns qui connaîtraient mieux que moi-

même ce que j'éprouve et ce que je vis, sans avoir à passer par des détours et sans être muselée. C'est ma place, la seule que je peux prendre.

Peu m'importe ici, si quelqu'un se met à lire mon Journal de bord, de si ça laisse indifférent une ou plusieurs personnes, qui ne verraient qu'un étalage de sentiments sans intérêts et qui relèverait selon elle(s) d'un certain pathos. Peu m'importe si ça fait parler, peu m'importe si ça ne fait pas œuvre dans le sens des décideurs de l'art contemporain. Je ne suis pas là pour plaire, je saisis mon infime opportunité pour être qui je suis et écrire ce que je pense. Certes beaucoup m'auront dissuadé de dire ou d'écrire le fond de ma pensée, parce qu'il n'est « *pas bon de tout dire* », parce que si ça tombe entre de mauvaises mains, cela pourrait « *nuire à (ma) carrière* », mais de quelle carrière on parle ?

Loin d'être un procès d'intention, je prends ce journal comme une pensée qui a nourri, fait réfléchir, permis de rentrer en profondeur dans une période de création et de vie, marquant possiblement un tournant dans ma recherche, mes questionnements et mon être intérieur. Car avant l'artiste il y a la femme, l'humaine que je suis avec sa sensibilité, son parcours, ses rencontres, ses difficultés, et tout ce qui me constitue et me construit. L'artiste n'est qu'un avatar, une construction mentale et idéologique, c'est de cette manière que Genathena (ma chimère figure de manga [Le terme est employé dans son acception première donnée par Hokusai, père fondateur du manga, à savoir une caricature de la figure humaine et de sa société], mon personnage aussi, l'autre moi : l'artiste) cède sa place ici à Geneviève, sans masque, sans conventions, sans jeu de rôle, l'enfant née à Saint-Denis de La Réunion, la petite créole, celle qui croit toujours peut-être que l'Humain est bien là et qu'il suffit juste d'un déclic, d'une étincelle pour faire jaillir un grand feu, d'une rose offerte pour que l'autre s'ouvre à l'altérité dans l'oubli de l'amertume d'une société qui nous consume.

DIMANCHE 16 FÉVRIER 2020 - PARTIR

J'avais envie de m'amuser, j'avais envie de poésie, j'en avais marre de jouer au sacré jeu des institutions, j'avais envie que mes rêves me surprennent, qu'ils prennent le dessus sur ma sur-vie... Faire l'impasse sur ces longs moments d'indifférence, ces longs moments d'humiliation, de jeu de pouvoir et de domination... ne plus m'arracher les yeux à savoir si un jour le système serait renversé, si ceux qui détiennent ce pouvoir comprendraient un jour qu'il n'est que temporaire, juste le temps d'un mandat ou deux, quelques années à peine, ou le temps qui leur reste à vivre, finalement pas longtemps si l'on considère les choses sous un angle différent. S'ils comprendraient qu'ensuite ils seraient très vite oubliés, parce que cette course au pouvoir n'est autre que la manifestation d'un ego, surdimensionné par rapport à ce que l'être humain est réellement. S'ils comprendraient que l'enjeu est tout autre et qu'ils s'usent à de vains combats tout au long de leur vie, tout en piétinant ceux qui sont sur leur passage, mais pour quelle gloire ? Quel héritage ? Marre de me demander si ceux qui sont animés d'un pur amour et d'une passion profonde puissent avec leur travail faire la différence, ne plus essayer les machinations du cercle d'initiés qui après avoir fait leur pacte de sang décident de la vie ou de la mort des autres... j'avais envie de retrouver l'amour désintéressé pour ma création, pour le monde, pour la vie, pour La création, sans me soumettre à cette valse cinglante des bureaucrates écervelés qui ne pensent qu'à des chiffres, et qu'à leurs noms inscrits dans l'Histoire, mais quelle Histoire ? Sans me soumettre à cette paperasse interminable, qui n'est là que pour dissuader ceux qui sont en bas de l'échelle puisque les autres, cette toute petite masse de personnes est exempt de telles charges. A ces temps impartis dans une limite plus qu'absurde qui se fout des circonstances...

J'avais envie de vivre...

VENDREDI 28 FÉVRIER 2020 - A L'ÉTROIT

On se sent souvent à l'étroit sur une île, le territoire est si petit qu'on a vite fait le tour des artistes, des lieux et des acteurs culturels. Il y a cette vilaine impression que rien ne se renouvelle vraiment. Parfois une même œuvre est représentée quelques années après dans une tout autre exposition et je ne vous parle pas d'une rétrospective, non ! Il s'agit juste de représenter encore et encore la même œuvre. « *A croire que sous la dénomination d'art contemporain se manifeste une politique de grands travaux, menée à l'échelle planétaire dans un but d'uniformisation, venant conforter et aggraver celle qui se produit à travers la marchandise. Car si, d'un pays à l'autre, quel que soit le continent, on retrouve les mêmes marques et les mêmes franchises, il est devenu habituel d'y voir les mêmes artistes exposer les mêmes installations. Force est de constater qu'on se retrouve là devant l'art officiel de la mondialisation, commandé, financé et propagé par les forces réunies du marché, des médias et des grandes institutions publiques et privées, sans parler des historiens d'art et philosophes appointés qui s'en font les garants. Cette « entreprise culture » a toutes les apparences d'une multinationale, où se forge, se développe et s'expérimente « la langue de la domination », dans le but de court-circuiter « toute velléité critique » » (Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*).*

Quand je pense encore à tout ce qu'on me rabâchait, à savoir qu'il fallait que je produise constamment pour qu'on voit que je suis sans cesse en activité, en insistant sur le fait que c'était de cette façon qu'on allait me prendre au sérieux. Tu parles ! Depuis le début ils me tournaient en ridicule puisqu'ils présentent et font la promotion de ces artistes aujourd'hui qui ne produisent pas, mais qui tchatchent !

Et puis, à partir du moment où on sait que les portes seront fermées pour nous, on finit par étouffer.

Une résidence était pour moi à chaque fois une occasion de toucher à du neuf, de voir autre chose, d'autres horizons, d'être confrontée à d'autres façons de penser et de créer, de me permettre moi aussi de ne pas me laisser momifier dans mon fonctionnement, mais d'avoir au contraire des prises de risque salutaires à ma création. C'était aussi le moyen pour moi d'avoir une chance de me faire des contacts, d'agrandir mon réseau, et il est permis de rêver, de vendre mes pièces.

Partir c'était accepter à certains moments de faire de gros sacrifices, mais si ça apportait quelque chose à ma carrière j'étais prête à faire ces sacrifices.

Aujourd'hui après quelques résidences, je me demande si c'est vraiment possible ou si certains sont faits pour ne jamais pouvoir, ou plutôt devoir s'en sortir. Puisque l'art contemporain est devenu un « *art des vainqueurs pour les vainqueurs* » (Wolfgang Ullrich, *Siegerskunst*, Verlag Klaus Wagenbach, cité par Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*), tout ce qui pourrait exister en dehors de ce cercle est anéanti, notamment, et ce n'est pas le moindre des points, par l'argent qui est intrinsèquement lié à l'art à présent et « *tous ceux qui aujourd'hui ont obtenu la victoire, participent à ce cortège triomphal, où les maîtres marchent sur les corps de ceux qui gisent à terre* » (Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*).

Je fais partie des gisants.

Ce dont je me suis rendu compte c'est que finalement je retrouvais plus ou moins les mêmes schémas là où je suis passée. Un système qui ne fonctionne que par petits réseaux et que pour faire partie de ces réseaux on doit remplir certaines conditions qui ne nous ramènent en fait qu'à « être l'ami de l'ami ». Ce qui me dérange c'est que ce n'est jamais le travail qui fait ses preuves, c'est une attitude que l'on adopte et qui correspond à l'image qu'on véhicule de nos jours du plasticien. Où créer est réduit à savoir se faire des amis, des amis d'intérêt, des amis en affaire puisqu'il est bien question de la « violence » de l'argent dans cette industrie culturelle qui n'a que faire du fond mais qui s'attache jalousement à ce que ça rapporte. Il ne s'agit pas de relationnel ici, mais d'une conquête de chaque partie de ce qu'il aspire ardemment, pour l'un et l'autre cela s'attachera à la rentabilité et au pouvoir qui en découle : la notoriété et le caractère intouchable pour l'artiste qui aura tous les droits malgré la vacuité de son travail, et l'enrichissement et la notoriété du galeriste, commissaire ou autre.

Il est vrai que si l'on considère ma grande aspiration à la liberté dans mon art et l'importance que je donne à ne pas trahir qui je suis et ce que je dénonce, ce qui me bouleverse, ce dont j'ai envie, on me dira toujours qu'il vaut mieux être libre et « *o ki* » que d'être vendue dans une galerie et n'avoir aucune liberté. Cependant si on me dit ça, ça sous-entend bien que finalement, pour pouvoir avoir un minimum de revenus avec son travail, il faut savoir se prostituer. En sommes le monde de l'art est pourri à un tel niveau aujourd'hui qu'il n'est plus possible d'envisager une carrière si l'on veut rester honnête envers soi-même mais aussi envers les autres.

Le problème c'est que maintenant que je suis en résidence, je ne ressens pas cette bouffée d'air frais.

* Dimanche 8 mars 2020 - *Je suis à l'étroit, ici encore...*

Je suis à nouveau dans la même configuration où je dois me faire des amis d'intérêt pour avancer. Sauf que je ne veux pas avancer dans ce sens. Alors j'ai vraiment l'impression de perdre mon temps. Le projet que je voulais réaliser présentement ne peut plus se faire parce que je n'ai pas les conditions requises pour le réaliser, m'a résidence telle que je l'avais pensé, à savoir repenser les relations à l'autre dans une grande métropole telle que Paris et faire un travail sur les barrières que nous nous érigeons de manière consciente ou inconsciente n'a plus de raison d'être. Finalement que ce soit à Paris ou non j'aurai pu faire ce projet tout de même, la singularité de ma relation avec cette ville n'apparaît plus. Je suis ramenée à un sujet que je ne connais et pratique que trop bien depuis déjà trop longtemps pour moi, en l'occurrence, questionner encore et encore l'art contemporain et l'industrie culturelle.

Ce qui est incroyable c'est que les possibilités semblent infinies, le territoire est immense, les structures nombreuses, et pourtant je suis à l'étroit. Oui je reste enfermée dans le carcan de mon île, je suis inconnue au bataillon ici, c'est comme si j'avais ramené avec moi la cage dans laquelle je me trouvais et qu'elle ne me quittait jamais, comme une deuxième peau. Je suis enfermée en dehors de ce territoire, je suis à l'étroit dans un vaste espace qui ne connaît finalement que les siens et qui ne s'ouvre pas aux autres, ou très peu (je suis obligée de nuancer on risque sinon de me taxer d'exagération). Comprendre celui qui vient d'un territoire comme une île est impossible pour celui qui vit sur le continent, il n'arrive pas, et bien souvent ne veut pas (pour de multiples raisons, soit qu'il n'en voit pas l'intérêt, soit qu'il ne veuille pas prendre le temps de se pencher sur la question, soit qu'il estime que ça ne le concerne pas directement, etc.), saisir les contraintes d'un tel territoire, éloigné de tout, environné d'océan, où l'échange et le déplacement deviennent un mur impossible à gravir. Il

lui est compliqué de comprendre, à celui du continent, que pour réaliser un projet des plus simples, il nous faut, nous, redoubler d'efforts et de moyens quand pour eux il n'est question que d'un tout petit déplacement à la porte d'à côté pour rencontrer telle ou telle structure, tel ou tel interlocuteur susceptible de faire avancer son projet ou d'en être partenaire. De même que la question de maintenir les relations ou de s'en créer : se créer de nouvelles relations sous-tend la question d'avoir la possibilité de les rencontrer. Lorsque votre lieu de résidence ne se situe pas sur le continent et pour les raisons évoquées ci-avant, comment rencontrer ces personnes ? De même que pour les rencontrer il faut connaître leur existence, avoir une connaissance qui serait susceptible, pour peu qu'elle le veuille bien, de vous présenter à cet interlocuteur. Il s'agit d'un réseau inexistant à construire sur quelles bases ? On m'a trop souvent demandé et prétexté que c'était à moi de faire des efforts pour agrandir mon réseau, je veux bien mais si on ne m'en donne pas les moyens comment faire ? Je ne suis pas magicienne et je ne peux pas construire sur du vide. Mon quotidien n'est finalement que néant, qu'on me renvoie en plein visage et que j'avale, que je broie et qui m'obsède. Parce que oui comment sortir de ce vide, ou le remplir pour qu'il me soit profitable ? Sortir c'est avoir les moyens de sortir, parfois de manière très terre à terre : des moyens financiers. Payer un ticket de métro ce n'est pas la même chose que de payer un billet d'avion pour traverser les océans d'un territoire à un autre éloignés de 9390 km. Et pour peu qu'on ait pu braver toutes les tempêtes pour obtenir ces maigres contacts auxquels de toute évidence on se raccroche parce que ce sont les seuls qu'on ait, s'ils ne sont pas disposés à vous aider dans votre projet, même si c'est de leur ressort et que soi-disant votre projet les intéresse, vous pourrez vous battre contre vents et marées vos projets ne verront jamais le jour. Et c'est précisément ce qui m'arrive à chaque fois à Paris, tous les murs sont érigés, toutes les portes restent fermées.

★ Mercredi 11 mars 2020

Je suis dans une grande structure, brassant plus de 300 artistes et pourtant je n'ai jamais été aussi éloignée d'eux. Je me sens à l'étroit en moi-même dans un repli qui ne m'ait aucunement profitable. Je n'ai jamais rencontré autant d'artistes toutes disciplines confondues, commissaires, curateurs, directeurs, etc., et je n'ai jamais été aussi pauvre en projets, en moyens, en échanges.

Je suis éloignée du bâtiment principal, pas du tout dans le même arrondissement, je suis très souvent à l'atelier, je suis sortie beaucoup surtout le premier mois de ma résidence, et pourtant je ne vois aucune réelle connexion entre les artistes. Nous vivons là un peu comme dans des résidences privées où les voisins se croisent parfois en sortant de chez eux ou en entrant dans l'enceinte de la résidence, et puis c'est tout. La première fois que je suis venue (en 2018), dès les premiers jours j'ai fait une petite déprime parce que je m'attendais à un foisonnement, des rencontres incessantes, des échanges, mais l'art ne rapproche pas forcément les gens et le croire était, avec du recul, très naïf de ma part. J'avais déjà ce sentiment ayant été à deux reprises dans le bâtiment principal, et ce qui m'avait d'autant plus choquée, surtout la deuxième fois, c'est que les gens passaient et vous regardaient très froidement sans vous dire bonjour. Ça ne donne pas vraiment envie d'aller vers l'autre et d'échanger avec lui.

Maintenant que je suis dans le bâtiment annexe à Montmartre, j'ai encore plus ce sentiment d'exclusion. Je ne vois pas d'open studios qui se déroulent sur le site depuis que je suis arrivée, aucune manifestation non plus n'est faite ici, tout se passe dans le Marais. Est-ce une question de sécurité, parce qu'il ne fait aucun doute que le bâtiment principal est plus sécurisé que celui où je me trouve actuellement et il ne m'a pas fallu longtemps pour le constater

quand, quelques jours à peine après mon arrivée, on m'a informé d'une tentative de cambriolage. Bref. Le problème c'est que l'isolement est incontestable et bien qu'il faille évidemment produire, puisque c'est le but d'une résidence, ces moments très riches et constructifs qu'il peut y avoir dans les rencontres et les présentations (hors open studios qui sont très ponctuels) je ne les trouve pas. Et ça c'est aussi le but d'une résidence pour moi, sinon autant mieux rester chez moi pour faire ma production. J'ai cette sensation qu'il faut toujours forcer les contacts et je déteste ça. Je suis déjà bien trop souvent mise dans la posture de celle qui quémande son dû alors je ne veux pas à présent que l'on me mette dans la posture de celle qui quémande des échanges.

Du coup je reste dans mon atelier et je produis. J'ai mon exposition à préparer qui me demande beaucoup d'énergie en ce moment d'autant plus que je n'arrive pas à me reposer comme il faut (mes voisins du dessus ne comprenant pas qu'il est impossible de supporter du bruit chaque nuit entre 22h40 et 3h30, voire parfois jusqu'à 5h du matin), alors j'essaye d'être efficace en faisant avec l'état physique, parfois psychologique dans lequel je me trouve. Je vais à quelques open studios, concerts, vernissages, je vois des choses, j'en écoute mais je ne suis enrichie d'aucune conversation.

Tout est impersonnel ici.

I. Pivot 1 : *[Mercredi 19 février, 12h51. Je suis dans l'atelier à mon bureau en train de travailler. Un homme trentenaire passe devant ma fenêtre à 2 reprises, la baguette à la main, me fait un grand coucou de la main avec un grand sourire et me demande si ça va. Je lui fais coucou en retour et lui répond que oui ça va bien. Je ne le connais pas. Je me dis que toute la beauté réside dans la générosité d'un cœur inconnu mais qui semble soudain si proche par la chaleur humaine qui s'en dégage]*

VENDREDI 21 FÉVRIER 2020 - LE JUSTE MILIEU

Je ne sais pas s'il existe dans ce milieu : un juste milieu. S'endurcir mais pas trop. Être souple face aux situations mais ne pas se laisser tourner en ridicule.

Comment dire que mon chemin de vie et mon remaniement intérieur sont aux antipodes du métier que j'exerce. Longtemps j'ai été en colère, grande-gueule aux limites de l'intolérance, peut-être, il faut le dire, intolérante face aux absurdités de ce monde et du milieu. Longtemps j'ai été rongée par des sentiments qui ne m'ont rien apporté d'autre que de l'épuisement, avec cette rage incessante qui grondait en moi, où je m'efforçais toujours d'inverser le rapport de force. J'y arrivais bien souvent, à avoir le dernier mot, mais au prix d'une fatigue émotionnelle grandissante, d'un corps harassé, d'un esprit devenu aigri à l'âge de 33 ans.

Mais un combat tout juste terminé, voilà qu'un autre reprenait sa place aussitôt. Et le jeu recommençait. Un épisode sans fin qui ne me laissait même plus le temps de souffler. Il faut faire ses preuves, il faut essuyer les humiliations volontaires, il faut avaler son orgueil mais pas trop quand même de peur que celui des autres ne vous dévore, il faut refaire, continuer, persévérer, et ne pas être payée. Mais ce n'est pas grave. C'est un métier qu'on aime après tout. On n'est pas seul à être dans ce cas. D'ailleurs j'ai appris que tous les plus grands musées, institutions, centres d'art ne payaient pas les artistes, il est question d'une visibilité et c'est bien suffisant. D'accord. Mais je me demande si c'est le cas aussi même pour les plus grands noms qui sont encore vivants de nos jours. Je ne crois pas non. Je suis même persua-

dée du contraire. C'est un système qui marche à deux vitesses donc : le petit pourcentage qui n'a même pas besoin de réclamer et qui est payé, même une fortune, ayant d'emblée tous les avantages, et puis il y a les autres, ceux qui doivent fermer leurs bouches parce qu'ils ont été gratifiés d'une monstration dans un lieu prestigieux, ou pas, et qui, s'ils ne sont pas contents, peuvent toujours aller voir ailleurs. Ok.

* Jeudi 19 mars 2020

*un rythme, une Vie
Si loin les pensées palpitent
Mais l'envie n'est plus*

★ Mardi 10 mars 2020

Je suis allée à une petite galerie alternative vendredi dernier et ça m'a fait penser à un événement qui s'était déroulé à La Friche au Port (La Réunion) où un artiste, la trentaine, présentait son travail. Il considérait qu'il ne faisait partie d'aucun courant et d'aucun groupe bien qu'il graffait dans les rues et qu'il s'agissait d'une partie importante de son travail. Il faisait des assemblages en volume de petits jeux pour enfants, des assemblages très colorés à l'image de ses peintures. Et il avait présenté une panoplie de petites Figures peintes sur des cosques de fruits (badamiers) toutes plus marrantes les unes que les autres en ayant pour souci de représenter la multiplicité des visages de La Réunion. Il avait dit ce soir-là qu'il avait commencé à vouloir exposer et faire une place à son art dans des structures reconnues de la scène artistique, mais qu'il s'était très vite rendu compte que ce n'était pas ce qu'il souhaitait réellement, que ce n'était pas son monde et que c'était trop pompeux, trop fermé, trop sérieux, et que ce qu'il recherchait par-dessus tout c'était de faire ce qu'il aime sans se prendre la tête avec des discours interminables et autres conventions. Et que du jour au lendemain, si son envie changeait, et qu'il ne voudrait plus peindre, qu'il ne peindrait plus et irait poursuivre son désir du moment. J'avais trouvé ça tout d'un coup d'une fraîcheur. Et je retrouvais la même fraîcheur lors de ma visite dans cette petite galerie : je sentais bien qu'elle était remplie d'envies, de rêves, de désirs et d'accomplissement de ces désirs. Je sentais bien qu'il n'y avait pas là de prise de tête et de pseudo-intellectualisme. Je ne dis pas que j'adhérais à tout, néanmoins, c'était l'art pour l'art, et non l'art pour l'ego, ni l'art pour l'argent, juste l'art pour l'amour de l'art. J'y ai retrouvé une diversité qui est absente de la scène conventionnelle des grandes institutions qui uniformise les arts présentés, comme étant la seule forme faisant valeur d'art contemporain : « *l'art officiel de la mondialisation* » (Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*), « *l'art des vainqueurs pour les vainqueurs* ». J'y ai retrouvé des œuvres vivantes, des œuvres protéiformes, des œuvres libres, des œuvres joyeuses, des œuvres sombres, des œuvres qui reflètent en somme les individualités et les personnalités.

Et bien que je puisse encore avoir de belles surprises comme ça a été le cas l'année dernière avec l'exposition de Kiki Smith à La Monnaie de Paris, celle de Hassan Hajjaj à la MEP, ou encore l'année d'avant avec l'exposition « Revolution » de Simon Fujiwara à Lafayette Anticipations ou « On air » de Tomas Saraceno au Palais de Tokyo ; il demeure néanmoins un sentiment général de frustration et de déception de voir, le plus fréquemment, des expositions dont on aurait l'impression que les œuvres, bien qu'issues d'artistes différents et d'origines différentes, soient formées dans le même moule. Je prends même plus de plaisir souvent à faire un glissement dans les autres disciplines et à aller à ce concert de musique classique de Jiwon Jang et Marcel Cara qui reprend les *Sequenza* de Luciano Berio comme hier soir, ou un spectacle de danse contemporaine que de me rendre à des expositions d'art contemporain tant ma déception est grandissante d'année en année. Le plaisir de la jouissance d'une œuvre, l'étonnement, le bouleversement que je recherche face à, ou dans une œuvre, ces sentiments, je les éprouve à présent plus souvent dans les autres disciplines que dans la mienne. Et si je les éprouve dans ma propre discipline, il s'agira pour la plupart du temps dans des manifestations « underground », des lieux alternatifs et des événements hors-circuit, hors-normes, hors-la-loi, celle du marché dont la violence n'est plus cachée et qui marche volontiers sur le cadavre des « vaincus » de l'art contemporain. Je crois en cette « *désensibilisation sans précédent* » dont parle Annie Le Brun au sujet de l'art contemporain officiel, « *où de plus en plus, le cynisme va de pair avec l'indifférence* » (Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*). Je crois qu'elle est effective et je crois à son efficacité quant à sa traque forcenée à la différence et à tout ce qui n'a pas valeur marchande et qui est en somme inutile à cette scène artistique contemporaine officielle. Puisque ces œuvres n'entrent pas dans les conditions qu'elle impose et ne jouent d'emblée pas le jeu de la « marchandisation » de l'art et du

monde, il est question de les briser avant qu'elles ne brisent en premier le système établi par ce nouvel art contemporain (qui n'est en réalité pas nouveau) et qui est arrivé à nous faire gober sa vacuité du moment (que ses « Experts » aient pu, eux, faire asseoir leur hégémonie et dicter les règles de cet art contemporain. Une définition galvaudée et dont les seules caractéristiques sont liées au pouvoir de l'argent et non à une volonté de faire sens dans un monde qui pose question aujourd'hui, si l'on porte un regard sur tout ce qui s'est mis en place en terme politique, sociétal, personnel ou planétaire depuis quelques années.

* Vendredi 21 février 2020

Je disais donc que le juste milieu était difficile à avoir. Aujourd'hui je suis en quête d'un meilleur Moi. Je ne veux plus de cette colère permanente. Je ne veux plus recracher aux visages de mes interlocuteurs ce qu'ils ont tenté de me faire avaler. Je ne veux plus regarder à côté ceux qui avancent sans lever le petit doigt et m'insurger contre ces rouages bien huilés qui donnent toujours aux mêmes tout, et quand ce n'est pas assez, leur donnent plus que tout, c'est-à-dire, des choses qu'ils ne possèdent pas mais qu'ils arrivent à avoir par un plus puissant qu'eux aux détours de courbettes ou autres, dont j'éviterai l'énumération pour ne pas tomber dans la vulgarité.

J'avais envie de me sentir bien, pour une fois, faire mon travail, être heureuse de le faire, et ne plus regarder à côté, me mettre des œillères et faire mes projets. Il s'avère que faire des projets et pouvoir les partager, les montrer et concrétiser mes rêves, n'étaient toujours pas à ma portée malgré ce nouvel état d'esprit. Et oui, il faut impérativement passer par des institutions « sérieuses » comme on me l'a déjà dit, pour être « reconnue » par mes pairs ce qui me laisserait un libre accès au champ de l'art contemporain. Malheureusement je ne fais pas partie de ceux-là, de cette « *secte de la fortune (qui) exulte de voir ainsi l'art transformer le butin de l'exploitation sociale en ticket d'entrée dans les hautes sphères, et même en habit de philanthrope* » (Rhonda Lieberman, « *Amasseurs d'art* », *le Pire des mondes possibles*, citée par Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*). Je suis née dans la mauvaise caste et je crois bien qu'il me sera impossible d'évoluer.

Ok.

Bon, il ne me reste plus qu'à faire quoi ? Abandonner la création, vu que je n'aurai de toute façon jamais les moyens de continuer, les moyens, à savoir l'accès et les moyens financiers. Je n'en ai pas envie, malgré tout, il y a ce petit être en moi qui refuse avec tant de force. Mais comment faire alors ?

* Jeudi 12 mars 2020

Quand Olivier Marboeuf préconise cette fabrication d'un espace personnel qui serait « *à la lisière d'une scène dont il ne faut (drait) jamais ignorer l'écologie toxique* » (Olivier Marboeuf dans *Décolonisons les arts !*) au risque de « *s'empoisonner définitivement* », j'ai bien peur d'avoir essayé cet aller-retour entre le monde qui me permettrait de respirer un peu et celui où je revenais planter ma graine dans l'institution, sauf que je me suis asphyxiée.

Mon cheminement personnel lui s'attache de plus en plus à l'immatériel. Ne « plus être de ce

monde » et emprunter un chemin qui semble tellement aux antipodes du milieu artistique. Je cherche le sentier qui ne m'entraînera plus dans les bas-fonds de ce nouvel art contemporain, mais qui au contraire m'élèvera. Je me demande comment l'homme pourrait être « *le sel de la terre* » en dépit de tout ce qu'il est, ce qu'il fait et qu'il représente. Je suis devant la « *Fabrique à idoles* » de Pierre et Gilles et me dis que c'est exactement ça : nous nous fabriquons des modèles à l'image de ce que nous voulons, mais parfois cette image n'est autre que celle de nos désirs les plus pervers dans un schéma de domination perpétuel.

Je cherche ce sourire sans qu'il y ait de sous-entendus, juste un sourire qui provient du cœur.

* Dimanche 16 février 2020

II. Pivot 2 : *Vendredi 14 février, il est 15h46, je sors de chez un opérateur à Madeleine parce que j'essayais de voir s'il était possible d'installer internet dans le studio où j'étais, pour pouvoir réaliser mon projet initial, prévu à la base en audiovisuel et dont les vidéos devaient être mises et visionnées directement sur internet. J'avais possiblement un tout petit budget de production à redéfinir avec l'institution qui m'accueille en résidence pour l'exposition qui doit se faire prochainement. Je voulais donc voir s'il était possible de faire entrer l'abonnement des trois mois de ma résidence dans le budget de production. Mais après 3 fois où l'opérateur m'a fait me déplacer, je me suis de nouveau rendue au magasin afin de faire une rétractation, vu que je n'avais encore rien payé et que je savais à présent que je n'aurai pas internet de toute façon, puisque personne ne m'avait appelé et à mon avis ne m'appellerait jamais au vu des foules de plaintes qui arrivaient à chaque fois que je m'y rendais. C'était pour moi un signe. Je me suis alors dit que ce n'était pas fait pour que j'ai internet et que le projet se réalise tel qu'il avait été pensé initialement. De l'autre côté, il fallait pour pouvoir avoir une connexion internet pour mon travail, soit que je me rende quotidiennement dans le centre de Paris afin d'y travailler toute la journée mais dans une salle en commun, où je n'aurais très certainement pas le calme dont j'avais besoin pour travailler ; soit que je déménage au mois de mars, avec toutes mes grosses caisses et tout mon matériel sans compter mes affaires personnelles, pour déménager à nouveau au mois d'avril. C'était impensable pour moi de faire autant de déménagements au vu des contraintes supplémentaires que ça allait m'imposer et de l'énergie que j'allais dépenser dans tant de déplacements. Au sortir de chez cet opérateur, un homme en béquille vient directement sur moi me demander : « Alors, comment c'était ? Il y a toujours autant de monde où c'est bon je peux y aller ? », je lui rétorque que c'est comme à l'habitude chez cet opérateur. Et il commence à me dire qu'il en avait marre et que ça faisait un an que sa box ne fonctionnait pas, qu'il n'avait pas internet, mais que dû à son opération, il n'avait pas la possibilité de se rendre en magasin pour pouvoir régler le problème. De même, à chaque fois qu'il tentait de les avoir au téléphone ils ne répondaient jamais. Et qu'il était temps pour lui de régler ça une bonne fois pour toute. Il me demande si j'ai souscrit un abonnement chez eux. Je lui dis que je le voulais mais qu'à aucun moment un technicien ne m'avait appelé pour prendre un rendez-vous afin de faire l'installation dans mon studio, et qu'au vu du temps, je faisais jouer mon délai de rétractation. Il est surpris que j'ai déjà des problèmes alors même que je n'avais pas encore commencé avec cet opérateur et me dit que ce n'est pas normal du tout et qu'il allait chez un concurrent juste à côté leur expliquer cette situation inadmissible et qu'il souhaiterait à présent souscrire un abonnement chez ce concurrent. Il me demande comment je vais faire maintenant, si j'allais souscrire ailleurs et là je lui explique que je n'étais pas là pour longtemps et qu'il me fallait à la base internet assez rapidement, mais qu'au regard de ce qui m'était arrivé je préférais ne plus souscrire aucun abonnement internet. Il me demande de quelle région je viens et pour combien de temps j'étais sur Paris, et je lui explique que je viens de La Réunion et que je n'étais là que*

pour trois mois. Il me dit qu'il comprend et me souhaite bon courage. On se quitte sur ces paroles : « profitez bien de votre séjour, même si je pense qu'à La Réunion il fait plus beau qu'ici. Bonne journée ». Je lui souhaite également une bonne journée et reprend ma route.]

JEUDI 27 FÉVRIER 2020 - ENTRE-DEUX

Ma patrie c'est la France. Je suis française même lorsque j'ai dû répondre à certaines questions qui pour moi me semblaient bien étranges voire inappropriées, alors que dans la pensée de l'autre il s'agissait d'une réelle interrogation. Je me suis toujours réclamée de la France, je ne me sens absolument pas africaine bien que l'on m'ait dit que je sois plus proche de l'Afrique que de la France géographiquement parlant, et qu'une grande partie de nos origines provenait de l'Afrique. Je ne me sens pas africaine, je ne le suis à aucun moment dans ma tête, je suis française.

Finalement j'ai réalisé que j'étais française, mais que je ne l'étais pas vraiment. Je suis sur un département français mais séparé de la mère patrie par 9390 km. Il est vrai aussi que je n'ai jamais vu un artiste réunionnais représenter la France dans aucune grande manifestation, foire, exposition ou autre sur le plan international. Nous aurons continuellement des artistes stéréotypés physiquement et j'ose dire intellectuellement. Je suis personnellement, comme l'ensemble de mes collègues et compatriotes réunionnais, marquée du sceau de La Réunion et j'utiliserai même un terme que beaucoup déteste mais je l'emprunterai tout de même à Françoise Vergès (qui l'emprunte elle à Colette Guillaumin) : je suis *racisée*. Je ne suis pas l'idéal pour représenter « mon pays » parce que je n'incarne pas le modèle de l'artiste français inscrit dans un schéma de pensée et de pratique artistique. Mon travail, bien que touchant à des sujets universels, aura toujours les couleurs de cette terre éloignée, peut-être trop éloignée.

Il est intéressant de voir comment Françoise Vergès fait un parallèle entre cette « *racisation* » d'une catégorie de personnes (dans son essai *Un féminisme décolonial* elle parle de ces travailleuses de l'ombre qui nettoient toutes les infrastructures publiques et les établissements) et l'invisibilité qui en est inhérente. Je trouve qu'il en va de même pour mon métier. Elle parle même d'une « *double invisibilité* ». Je suis une femme artiste et j'ai reçu de toute part des remarques à me faire douter voire me faire abandonner mon projet de carrière : « tu auras envie d'avoir des enfants et ta carrière va en pâtir », « les femmes artistes ne réussissent pas », etc.

* Jeudi 12 mars 2020

Le problème avec ces remarques c'est qu'elles sont devenues une réalité depuis que les « garants d'un art institutionnel » ont depuis toujours décidé de ce qui faisait œuvre ou non et de qui est artiste ou pas. Je pense tout particulièrement à cet entretien avec Paul Ardenne sur France Culture : « L'« *artivisme* », un art sans limites ? » où il évoque que les femmes dans les années 50 étant refusées dans les lieux d'art se mettent à développer la pratique de la performance en protestation à cette exclusion injustifiée et injustifiable. Je pense qu'inconsciemment, je me suis aussi orientée vers la performance parce qu'elle me permettait de renverser le pouvoir, ne serait-ce que le temps de la performance et tant mieux si elle avait des répercussions par la suite, le but étant bien de faire réagir, de bousculer, de renverser un

ordre établi. Mais est-ce que les choses ont vraiment changé aujourd'hui ? Les femmes se voient refuser l'accès à des projets d'envergure, des prix ou autres, mais rien n'est dit de manière frontale, tout est plus insidieux, plus voilé de sorte que l'on n'arrive pas à comprendre réellement les raisons de ce refus. Autant que ces performeuses qui se mettaient dans des situations intenses où le corps est malmené, poussé parfois à son plus haut degré de souffrance, la violence de mes performances résidait dans le jeu parfois malsain avec l'autre où celui-ci est tout à la fois pris en otage et placé d'office comme bourreau, coupable de n'avoir rien fait, ou d'avoir au contraire suscité même involontairement une situation que j'avais moi-même finalement créé. Mais le corps de la performeuse est ce corps intime qu'elle écrase devant l'autre, qu'elle afflige même si c'est pour renvoyer à l'autre sa violence en plein visage. C'est un corps qu'on exhibe, qu'on met à nu, qu'on fragilise. Il n'était pas question d'offrir cette fois mon corps en pâture aux garants de cet art contemporain qui n'est pas le mien, même s'il est l'un des symboles les plus forts de cette violence qui sévit dans notre société.

Cette féminité rejetée dans le milieu de l'art contemporain je l'évoque dans une interview filmée l'année dernière à Paris, faisant partie du projet HERstory (projet à l'initiative de Julie Crenn et de Pascal Lièvre), une dénomination éloquente et qui résonne encore aujourd'hui, me posant la question de si je suis féministe. Ce monde veut anéantir nos choix en nous imposant des combats qui n'étaient pas forcément les nôtres, parce qu'il semblait évident pour moi, que la question de la place de la femme aujourd'hui et en particulier dans le milieu du travail ne devrait plus être posée.

Régression. Transgression. Provocation ou désir d'humiliation ?

* Jeudi 27 février 2020

Donc je dois déjà me battre contre cette première invisibilité : je suis une femme artiste.

Et puis il y a cette particularité, cet exotisme qui vient des îles. Peu importe qu'il s'agisse d'un territoire français. « Tu viens de La Réunion ! Il y a le soleil et la mer là-bas ! », « J'aimerais bien qu'on m'invite pour que je fasse une résidence à La Réunion, au lieu de toujours faire venir les personnes de La Réunion en France ». Soit ces gens sont aveugles, soit ils sont tellement égocentriques qu'ils ne voient même pas qu'on ne fait jamais venir les gens de La Réunion en France, et que pour les rares cas où cette « opportunité » se présente, il s'agit bien souvent d'une lutte acharnée pour enfoncer les portes dans l'Hexagone. Et puis, c'est vrai, j'oubliais qu'il était tellement plus agréable de faire une résidence à La Réunion, puisqu'il y a le soleil et la mer !

Je ne sais pas laquelle des deux invisibilités est la pire : le fait d'être une femme artiste ou d'être une artiste réunionnaise.

Quoiqu'il en soit, je ressors perdante sur tous les fronts. Oui parce que j'ai difficilement accès aux projets et appels d'offre à La Réunion parce que le milieu est nécrosé : les informations sont soit vaporeuses soit distillées qu'à un petit cercle d'élus qui sont sélectionnés sur l'ensemble des projets qui peuvent exister. Ce sont comme par hasard toujours les mêmes noms qui apparaissent pour les résidences, les subventions, et autres projets, même pour l'extérieur.

★ Vendredi 13 mars 2020

Alors on pourra me dire mais de quoi tu te plains, tu as tout de même reçu des subventions ces dernières années et tu es allée trois fois à Paris en trois ans. Oui c'est vrai que j'ai eu des subventions ces dernières années qui coïncident comme par hasard avec le fait que j'étais déjà allée une première fois à Paris par le biais de la seule personne qui m'a laissé le bénéfice du doute et qui s'est uniquement attachée au travail. Et ce n'est pas un hasard pour moi que ce fut par la suite, la porte ouverte aux demandes de subventions qui m'ont été accordées, au vu des remarques qu'on m'avait déjà lancé, à savoir qu'il fallait que je fasse mes preuves en me débrouillant d'abord par moi-même pour concrétiser des projets et prouver ainsi que je suis capable. Prouvant par ailleurs que je travaille avec des institutions « sérieuses ». Alors oui évidemment quand on voit apparaître « projet réalisé avec le Cneai à Paris », d'un coup à La Réunion on acquiert une sorte d'aura qui attire vers nous des personnes qui nous snobaient jusqu'ici, et c'est le tapis rouge des projets qui est déployé devant nous. C'est comme ça d'ailleurs qu'un ancien conseiller aux Arts-Plastiques de la DAC OI était venu directement sur moi me faire la bise en m'appelant par mon prénom. Alors même que nous n'avions jamais eu de telles familiarités. Il avait en effet posé les barrières très rapidement dès son arrivée sur le territoire : ne considérant pas qu'il existe un art contemporain à La Réunion, mais selon lui, uniquement de l'artisanat. Donc il était venu me féliciter de l'exposition en cours, pour laquelle je lui avais fait remarquer que j'avais demandé des subventions (auprès de la DAC OI), lesquelles m'avaient été refusées. La raison avancée était que le projet ne semblait pas tenir la route. Projet finalement accueilli par l'Artothèque de La Réunion. Il faut toujours que quelqu'un ouvre le chemin pour que les mouches s'engouffrent dedans par la suite. C'est comme ça aussi que des personnes derrière qui il fallait courir des années durant, reviennent vers moi en me disant que ce serait bien que je collabore avec leurs structures.

Et oui, je suis venue trois fois à Paris en trois ans mais il faut regarder un peu dans quel cadre ! Il y a un adage qui dit chez moi « *ou pé pa anpès la mèr bat* » (Littéralement : tu ne peux pas empêcher la mer de battre, métaphore pour signifier à La Réunion que la langue est un organe que personne ne peut maîtriser et par conséquent, comme tu ne peux empêcher l'autre de déblatérer, il faut le laisser pour sa valeur). Alors pourquoi me battre contre ces gens qui n'auront de cesse d'avoir quelque chose à dire. Ceux-là n'ont pas eu la curiosité de se renseigner sur le fait que les deux premières fois concernaient le même projet (année 1 : résidence, année 2 : restitution et exposition). La troisième fois j'ai été acceptée sur commission à la Cité internationale des arts de Paris d'où ma troisième venue et qui a été possible grâce au financement apporté par La Réunion, et en partie j'en suis sûre (du côté des institutions réunionnaises) parce qu'il y avait déjà eu ces deux premières fois. Syndrome du *Gouyav de France*.

Alors on pourra comme de coutume me sortir toute sorte d'insanités dans le dos sans même me donner l'opportunité de contrer les arguments que ceux-là oseraient me sortir, je sais moi qui je suis, les combats que j'ai mené jusqu'ici pour entrouvrir certaines portes qui d'emblée m'étaient inaccessibles et je sais aussi que je peux encore me regarder dans un miroir sans que ce que j'y vois me dégoûte, parce que j'ai l'assurance d'avoir respecté mes principes jusqu'au bout. Mais respecter ses principes n'est pas bien vu à notre époque et ce n'est pas ce qui compte, au contraire, ça fait de nous des ennemis potentiels et à abattre d'un ordre établi. Donc quand aujourd'hui on me dit que c'est moi qui ai une production « *à ce stade encore inégale et dont le propos demanderait à être éclairci afin de mieux identifier et rendre visible et lisible les champs de réflexion critiques qui sont les (m)iens* », sans aucune prétention, je peux affirmer que je n'y crois pas du tout et j'ai envie de dire à ces personnes : désolée, je croyais que c'était clair... Mais je vais le dire autrement. Les champs de réflexion cri-

tiques qui sont les miens et bien c'est vous !

Donc d'une part je ressors perdante à La Réunion parce que je ne fais pas partie du réseau, je ne véhicule pas l'image de l'artiste qui ferme sa bouche quand on en a envie, et qui de l'autre côté fait partie du réseau bien select des artistes qui savent très très bien parler de leur art inexistant. D'autre part, je ressors perdante sur la scène nationale, voire internationale, quand des commissaires, curateurs, galeristes ou autres arrivent à La Réunion, et que je ne serai jamais de ceux qui seront présentés, ni inscrits sur la liste de noms donnée avant même leur atterrissage sur l'île. Oui parce qu'il y a des intermédiaires vous comprenez, il y a un filtre, un filet érigé constitué des quelques personnes au pouvoir et gestionnaires de l'art et de la culture à La Réunion qui donnent d'emblée une liste de noms, qui se comptent parfois sur les doigts d'une main à tous ces interlocuteurs extérieurs. Alors inutile de vous dire que lorsque vous êtes persona non grata vous n'aurez jamais la possibilité de créer un contact avec ces interlocuteurs. Tant de fois j'ai vu des exemples flagrants où personne ne se cachait d'agir de la sorte.

Entre deux conditions, entre deux territoires. Je me demande juste pourquoi des deux conditions ou des deux territoires rien ne serait jamais possible.

Cette année je me retrouve dans le cas de figure où ma restitution de résidence s'effectue à un mois de la date de mon départ. J'ai embrassé le rêve de rencontrer, ne serait-ce qu'une personne à la suite de cette restitution, qui pourrait m'offrir une opportunité aussi infime soit-elle de concrétiser un projet qui serait ma porte ouverte sur un avenir moins incertain, moins défiguré par un système où la prédation est l'unique façon de fonctionner, un avenir où je ne travaillerais plus à perte, je parle de toute évidence en terme financier parce que finalement là où je ne perds pas, c'est dans ces infimes rencontres qui sont comme de l'or à l'état brut dans un environnement hostile mais qui arrivent à briller et à répandre de leur éclat. J'ai fait quelques-unes de ces rencontres cette année et j'en suis bien heureuse. Parfois ça me ramène à penser que tout est encore possible. On ne sait pas de quoi est fait demain et je ne sais de toute évidence pas de quoi sera fait le mois d'avril pour moi. De temps à autre je me remets à avoir de l'espoir et à repenser à cette merveilleuse personne rencontrée ce jeudi 14 novembre 2019 dans le métro à la ligne 5 qui disait : « *L'homme propose, Dieu dispose, et moi je crois que je vais ressortir de ce train avec le prix d'un kebab* ». Il l'a eu le prix de son kebab ce jour-là et il l'a dit : « *Je vous l'avais dit que je ressortirai de ce train avec le prix d'un kebab !* »...

* Jeudi 27 février 2020

J'ai d'ailleurs eu une discussion intéressante à ce sujet quant au fait qu'un artiste réunionnais n'a jamais représenté la France et qu'il sera sans doute difficile pour qu'il en soit un jour le représentant. En effet, et finalement ça rejoint entièrement le phénomène de « racisation » énoncé plus haut, c'est qu'au vu de l'histoire coloniale lourde qu'il y a entre La Réunion et la France – et d'ailleurs Françoise Vergès en parle parfaitement dans une de ces interviews sur France Culture où elle explique que ce terme donné par la sociologue Colette Guillaumin définit bien de nos jours cette stigmatisation de personnes par rapport à leur origine, leur couleur ou autre – la France ne saurait pas aujourd'hui comment traiter le dossier de La Réunion, il s'agit bien là d'une affaire délicate. De l'autre côté, j'éprouve au quotidien ce complexe d'un peuple colonisé qui estime que tout ce qui vient du dehors est meilleur. Donc à niveau d'études égal et à compétences égales, le réunionnais sera toujours considéré par ses propres compatriotes comme inférieur et il ne lui sera pas donné une seule chance pour

qu'il prouve sa valeur. Nous voilà arrivés à un point fondamental : la valeur. La valeur d'un artiste est jugée aujourd'hui de manière totalement arbitraire et sans aucune dissimulation. Oui, c'est vrai que lorsque l'on fait un tour de l'histoire de l'art, on se rend bien compte que durant chacune de ces périodes, il existait toujours une catégorie d'artistes qui n'avaient accès à aucune commande ou du moins très peu et qui étaient rejetés par leurs contemporains. C'est ce qui nous a aussi valu ce fameux Salon des refusés en 1863 et les multiples salons qui suivirent, avec les tentatives des plus grands noms de l'histoire de l'art aujourd'hui mais qui étaient refusés à leur époque tels que Renoir, Monet, Sisley ou encore Pissaro. Ce sont les galeries actuelles qui paissent dans les gains reçus de la vente des œuvres de ces artistes morts depuis longtemps. L'industrie culturelle. Donc la valeur de l'Œuvre d'un artiste sera continuellement l'affaire d'une poignée de personnes qui décident que tel ou tel artiste n'a pas sa place sur la scène artistique. Aujourd'hui j'ai l'impression que si je ne parle pas du genre en France ou à La Réunion je n'ai pas ma place, notamment auprès de certaines instances, et pour les autres, si je ne parle pas de créolité, d'esclavage, de souffrance liée à la colonisation ou du folklore lié à l'île, je n'ai pas non plus ma place. Finalement nous revivons les mêmes scènes, la différence aujourd'hui étant que l'artiste est devenu un pur produit médiatique et que l'œuvre ne compte plus, ce qui compte c'est l'aura que l'artiste dégage. Et là encore on a pu le voir dans un certain nombre de situations et de cas qui ont fait polémique, mais aussi étonnant que cela puisse paraître, ces « artistes » en question, malgré le constat qui a été fait sur leur pratique complètement vide, continue à avoir les marchés et à s'imposer comme figures prédominantes de l'art du XXIème siècle. Il ne va pas sans dire non plus que maints écrits n'aient souligné ce qui se passe actuellement, mais dès que l'on touche à ce sujet épineux, de vives oppositions s'érigent immédiatement avec une violence sans nom. C'est le cas pour Françoise Vergès lorsqu'elle reçoit des accusations de racisme anti-blancs, pour Annie Le Brun lui valant des contre-arguments farfelus insinuant qu'elle s'attache à une forme artistique désuète. J'ai également fait les frais de mes prises de parole (et notamment pour mon HERstory mais pas que), particulièrement lorsque j'évoque la prostitution des artistes contemporains. Et ce qui m'a été rapporté de manière assez vague étaient des réactions de personnes qui se sont senties touchées par mes propos alors qu'aucun nom n'avait été mentionné, en disant qu'elles (ces personnes y compris des hommes donc) n'avaient jamais couché avec qui que ce soit pour obtenir ce qu'elles avaient, tout en reconnaissant qu'elles avaient des avantages dont elles profitaient. La question n'a jamais été de coucher ou pas avec ces personnes dans la réalité, mais bien de se questionner sur cet état de fait qui mène un certain nombre d'artistes aujourd'hui à prostituer leur pensée et leur Œuvre pour plaire et obtenir le Graal. Mais ça a été aussi visiblement des atteintes personnelles, parce qu'il est bien connu que lorsque l'on a rien à rétorquer et bien le chemin le plus facile est d'attaquer la personne elle-même.

Bref, ce qui en découlait de cette conversation était que l'invisibilité des artistes réunionnais sur la scène artistique française provenait de cette histoire coloniale encore trop présente et d'autre part, le fait que ce territoire possède une histoire différente de celle de la France elle-même, puisqu'il se place de l'autre côté, avec l'autre point de vue, mais aussi avec une approche finalement bien différente de celle d'un français qui s'oriente beaucoup plus vers une Œuvre conceptuelle. L'art réunionnais aura forcément des accents iliens et imprégné du mélange de tous les apports qu'il a eu pendant la période esclavagiste, à savoir des influences et des histoires venant d'Afrique, d'Inde, ou encore de Madagascar, ce que la France ne connaît pas puisqu'ayant une population non formée par l'immigration et donc centrée sur elle-même.

Je ne peux pas me refaire, et je n'en ai pas envie, ce serait balancer dans l'oubli une diversité des pratiques. Néanmoins, je me pose la question de pourquoi aujourd'hui ne pas vouloir tout simplement considérer cette pluralité et cette diversité, puisque c'est la France elle-même

qui est venue chercher ces territoires et en faire siens, et reconsidérer sa posture et son jugement envers cette population et ce département ?

Je me dis souvent que les choses sont faciles, mais que les hommes se complaisent dans la difficulté et chercheront continuellement à tout rendre toujours plus compliqué. Mais à mon avis, n'est pas étranger à cette attitude encore une fois la question de l'ego, du pouvoir et de l'argent.

* Dimanche 16 février 2020

III. Pivot 3 : *[Mardi 11 février, vers 18h15 à la FNAC à Châtelet-les Halles. Je vais me prendre un livre mais je dois le commander. La vendeuse me demande si j'ai la carte FNAC. Je lui réponds que j'ai en effet une carte mais je ne savais pas si celle-ci passait en France Métropolitaine puisqu'elle avait été faite à La Réunion. Elle me dit que si, ça devrait passer, mais qu'il est vrai que parfois il y a des choses qui bloquent et qu'elle ne comprenait pas pourquoi puisque « La Réunion c'est la France ! ». Elle entame une discussion avec moi sur le fait que le volcan était encore entré en éruption, et qu'elle savait tout ça parce qu'elle a un fils qui voulait s'installer sur l'île mais qui après des mois de recherche, n'avait trouvé aucun emploi et qu'il avait été à contrecœur dans l'obligation de revenir en Métropole. Elle me dit qu'elle connaît assez La Réunion parce qu'elle aime regarder des reportages sur cette île. Elle en avait vu un récemment sur Mafate et trouvait que les paysages étaient magnifiques. Elle m'explique que son fils s'était fait des amis qui avaient pu, par le biais de connaissances, lui faire faire un vol en hélicoptère au-dessus du cirque et qu'il y avait fait beaucoup de randonnées. Elle me dit aussi qu'elle trouve absolument remarquable que ce soit le seul endroit où les cultures se mélangent et vivent en harmonie, où les religions cohabitent toutes et où les gens arrivent aussi bien à avoir ce beau vivre ensemble. Elle me dit en tout cas que c'est ce qu'elle voit dans les reportages qu'elle regarde. Elle me fait comprendre qu'elle se sent en confiance pour parler comme ça ouvertement d'un territoire qu'elle n'a jamais visité parce qu'habituellement elle fait très attention à ce qu'elle dit. Il lui était arrivé une mésaventure avec une personne venant des Antilles avec qui elle avait dit qu'elle n'arrivait pas à faire la différence entre un africain ou un antillais qui, s'ils ne parlaient pas, ne lui permettaient pas de reconnaître du premier coup d'œil leur origine : leurs ressemblances physiques étant trop grandes. Elle me dit que ce n'est pas comme moi qui suis claire de peau, où là, il était possible du moins de ne pas faire l'amalgame avec une africaine ou une antillaise. Bien qu'elle nuançait toujours son propos en disant que bien sûr il existait des personnes provenant de ces différentes régions qui pouvaient être claires de peau. Elle poursuit en me disant que suite à ce qu'elle avait dit à cette personne, elle s'en était prise plein la tête et qu'elle avait remarqué que le racisme était vraiment partout. Qu'il y avait réellement un racisme envers les blancs, parce que dès qu'un blanc dit quelque chose, même si ce n'est que de la maladresse, ça passe tout de suite pour du racisme. Et c'est pour cette raison qu'elle s'efforçait de ne plus prendre la parole sur de tels sujets. Ce à quoi j'ai répondu qu'il y avait malheureusement du racisme partout, d'autant plus exacerbé aujourd'hui puisque les gens se sentent libres de ne plus le cacher. Elle passe ma commande puis me souhaite un très bon séjour en me disant qu'elle ne connaît pas bien le site de Montmartre mais qu'« à Paris il faut lever la tête pour découvrir des choses », et qu'il y a des petites merveilles si on prend juste la peine de lever les yeux et ne pas marcher machinalement la tête baissée. Elle ajoute qu'il ne faut pas hésiter à parcourir à pied et en bus parce qu'il n'y a que de cette façon qu'on arrive à voir les petites ruelles, et tout ce qu'il y a à découvrir, « parce que lorsque l'on est sous le sol, on ne voit rien ». Je la remercie et nous nous souhaitons mutuellement une très bonne soirée.]*

JEUDI 27 FÉVRIER 2020 - LA TERRE PROMISE

On m'avait tant de fois parlé de cette oasis où je devais me rendre pour m'accomplir.

* Jeudi 19 mars 2020

Brumes légères
Comme un ailleurs absolu
Erigé en Merdes

★ Jeudi 27 février 2020

Ici j'étais vouée à m'ensevelir et gaspiller une vie entière à chercher une chose qui n'existait pas. J'étais censée ouvrir le champ des possibles et être propulsée dans une tornade de rêves, de rencontres, de projets. J'étais censée voir ma carrière décoller et agrandir mon réseau, La Réunion étant un territoire si petit et entièrement entouré d'eau, qu'il est impossible de bouger et se dire que demain, on prend ses affaires, on part un moment pour découvrir d'autres horizons, s'ouvrir et échanger avec nos pairs mais ailleurs. En France on peut prendre le train, le bus et aller dans d'autres pays, ou même avoir des vols pour seulement 39€ ! 39€ pour un vol Paris/Londres, je ne sais pas si vous imaginez ce que ça représente pour moi, quand de La Réunion à Maurice, dont le vol ne dure que 20 minutes, le prix du billet d'avion s'élève à plus de 300€ ! – Quoi que là ils ont fait un effort, avec le Coronavirus ils ont fait une promotion sur les billets d'avion qui sont en ce moment-même à 199€ – Sortir de l'île est si coûteux. Je ne peux pas me permettre de payer un billet d'avion à 1200€ en moyenne – je dis en moyenne parce qu'évidemment selon les périodes les billets peuvent aussi être plus chers – pour partir à chaque fois que j'en ai besoin. D'emblée, je suis emmurée, liée, privée d'opportunités. J'ai fait tant de sacrifices. A chaque discussion je vois bien que les autres ne saisissent pas et qu'ils pensent que j'exagère. S'ils savaient vraiment à quel point je faisais des sacrifices et à quel prix. Bien sûr on peut toujours dire qu'il y en a d'autres qui font plus de sacrifices, et qui souffrent plus. Je pense que la véritable intelligence réside dans le fait de le prendre en considération et de toujours savoir se remettre en question afin de ne pas tomber dans une certaine victimisation. Néanmoins j'aimerais tant parfois que les autres qui sont en dehors du circuit ou même à l'intérieur puissent réaliser, comprendre et cesser une seconde cet égoïsme qui nous empêche de voir la souffrance des autres.

Mon premier grand sacrifice m'a été demandé alors que je n'étais encore qu'une étudiante et l'on m'avait menacée de m'éjecter de l'école si je ne quittais pas mon travail. La preuve du non souci de l'autre a débuté précisément ici : pour aller à l'école qui n'était pas dans la même ville que là où j'habitais, je devais nécessairement me déplacer soit par le biais des transports en commun (bus uniquement à La Réunion) ou par mes propres moyens donc avoir ma propre voiture. Voilà les premiers frais. Puis il y avait l'achat de matériel, n'en parlons pas s'il s'agissait de l'année de diplôme où les dépenses sont exorbitantes. Deuxième frais. Je ne suis pas née dans une famille aisée, il fallait que j'essaye d'alléger au mieux les charges de ma mère et de ma grand-mère qui se sont saignées pour que je puisse faire mes études. Mais ça, aucun de ces enseignants n'en avaient ni conscience, ni le souci de s'en préoccuper. Il fallait être là, même lorsque ce n'était pas nécessaire, du moment qu'on me voyait dans la *cour* de l'école.

Avant-même d'avoir débuté ma carrière, l'art m'a coûté cher. Et ce ne fût que successions de sacrifices par la suite.

Je ne sais pas vraiment comment ça se passe pour les autres pays, mais dans mon cas, à chaque résidence à l'extérieur, j'ai été amenée à payer de ma poche des sommes astronomiques tout ça pour être visible sur une scène autre que la scène artistique locale. Ça passe par les billets d'avion, les frais de vie, les frais de transport, les frais de matériel, les frais de téléphonie, et dans ce cas présent un paiement de loyer jusqu'à même une installation internet qu'au final je n'ai pas faite pour un certain nombre de raisons.

* Jeudi 19 mars 2020

L'Être et les Gens

Voici une légende, celle d'un Être qui avait entrepris un ouvrage assez particulier. En effet, chaque jour, il ouvrait sa cage thoracique et il y prenait un petit bout de son cœur. Ce petit bout de cœur ne brillait comme nulle autre chose au monde.

Puis, il commença à créer des choses avec tous ses petits bouts de cœur extraits de lui. Les choses qu'il créait étaient toutes plus belles les unes que les autres. Et chaque jour il recommençait en prélevant toujours un morceau de son cœur.

Un jour, il rencontra des Gens, qui lui dirent que toutes ces choses étaient extraordinaires et qu'un tel Ouvrage méritait d'être partagé de Tous. Ces Gens l'envoyèrent donc au cœur de la forêt rencontrer tous les autres Gens afin de partager avec eux ses merveilles. L'Être se disait qu'il était vraiment dommage de prélever son cœur pour accomplir son Ouvrage et de ne le garder que pour lui, surtout qu'il ne lui restait plus beaucoup de cœur pour vivre assez longtemps. Mais peu lui importait de vivre puisqu'il avait assez vécu pour accomplir son Ouvrage.

Il décida alors de prendre toutes ces choses et de rencontrer les Gens. Une fois arrivé à la forêt, ces derniers se jetèrent sur ces choses et les dévorèrent jusqu'à la dernière miette.

Mais ils n'étaient pas rassasiés, alors ils ouvrirent le corps de l'Être et mangèrent le reste de son cœur.

(Légende extraite de mon recueil de textes).

* Jeudi 27 février 2020

Alors bien sûr il y a les aides de l'Etat, de la Région Réunion, du Département de La Réunion, mais ce n'est pas si simple. Si ça l'était je n'aurais pas été là à régurgiter tout ce récit des conditions qui sont les miennes, mais aussi celles de pléthore d'autres qui sont dans le même cas que moi.

Il est important de préciser que dans la plupart des cas, pour chaque projet, les demandes de subventions sont inévitables (à moins d'être riche, ce qui n'est pas mon cas) et dans ce cas présent, j'ai dû monter des dossiers de demande de subvention pour ma résidence.

* Vendredi 20 mars 2020

Cette fameuse dépendance aux subventions.

On m'a jeté à la figure « *Je ne suis pas une banque* » et en même temps on crée un système qui nous enclave et nous asservi aux subventions. Si nous regardons les choses autrement, si ces gens au lieu de toujours vouloir humilier, rabaisser, dénigrer, nous payaient comme il se doit lors de résidences, d'expositions, de conférences ou autres, ils n'auraient pas à nous dire « *je ne suis pas une banque* ». J'aime bien voir ce genre d'attitude parce que ça dénote le caractère perniciosus des personnes qui l'adoptent. Ils sont parfaitement conscients que l'artiste doit être payé pour son travail, comme eux-mêmes sont payés, ou le graphiste qui va travailler sur les plaquettes de communication de nos expos, ou le médiateur qui fera le relais auprès du public, ou l'agent d'accueil pour certains lieux, ou le commissaire d'expo, ou le curateur, etc. Pourtant ils refusent sciemment de payer malgré les chartes rédigées depuis des années déjà (dont une a été faite à La Réunion sur laquelle j'ai grandement apporté ma contribution), malgré les textes qui sortent sur les revenus minimums devant être respectés par les lieux de monstration et les institutions, qui détaillent au passage ces revenus pour chaque cas de figure (résidence, exposition, etc.). A côté de ça, il y a ce système de subventions qu'on vous tend comme une carotte parce que ça devient le seul moyen de concrétiser des projets. Et là on vous dit aujourd'hui, vous en demandez trop ! Ah oui ! C'est difficile d'en demander trop quand rien n'est « donné » à la base. Mais là il ne s'agit pas de donner, il s'agit de rémunérer un travail, même s'il est question d'un « métier passion » comme beaucoup savent si bien nous le sortir.

Parce que ce n'est même plus une question de respect, c'est une question de loi et d'éthique professionnelle. Toute personne qui travaille – et ces directeur(rice)s à la tête d'institutions en premier lieu – perçoit une rémunération pour le travail effectué. Pourquoi s'obstiner encore à l'heure actuelle à nous refuser cette rémunération ? Je crois que l'objectif est clair, l'art doit rester à une poignée de personnes ainsi que tout l'argent qu'il brasse.

Et puis il y a cette autre question de la liberté de l'art qu'avancent certains. Je veux bien que l'on s'adonne indéfiniment à ce qui est pour moi aujourd'hui un faux débat : celui de l'art affranchi de l'argent, où l'artiste doit rester libre, la création aussi, et dont l'argument premier est que d'en faire un métier revient à enfermer l'art dans un carcan où il perd son essence. Ces discours pseudo-intellectuels et philosophiques me fatiguent. Dans ce cas pour moi ça reviendrait à dire aux danseurs, musiciens, compositeurs, acteurs, écrivains, chanteurs, etc., de ne pas se faire payer non plus puisque leur création doit rester libre de toute contrainte et prioritairement, de toute contrainte financière. Ça reviendrait également à n'avoir qu'une

seule forme d'art puisqu'il s'agirait de ne créer avec rien d'autre que la pensée et donc de rester dans un art purement conceptuel. Pour ceux qui avancent cet argument à mon sens, ce sont eux qui enferment en premier l'art. Et ça reviendrait enfin à toujours nous condamner à ne pas travailler pleinement notre création, parce que contraints à avoir des boulots alimentaires qui nous prennent au final tout notre temps. Difficile de trouver un travail à mi-temps, et même si c'est le cas les revenus sont tellement faibles qu'il n'est pas envisageable de vivre comme ça, surtout au regard des charges qui nous incombent de payer. Il faut bien se loger, se nourrir, se déplacer... La totale liberté de la création je n'y crois pas, sauf si on est né avec une cuillère en or dans la bouche et qu'on n'est pas confronté à ces réalités.

Alors on crée un système aux contours très opaques, un piège à rats duquel il est impossible d'y réchapper, à moins de capituler. La rémunération est pour certains et les subventions parfois pour les mêmes. Pour les autres il faudra juste laisser sa place et s'en aller.

* Jeudi 27 février 2020

On m'a dit un jour qu'il fallait que je fasse des demandes de subventions en amont même si je n'avais pas encore postulé à une résidence. Si j'étais sélectionnée (dans le cas où dans le courant de l'année j'avais bien postulé à une ou plusieurs résidences) les démarches se poursuivraient. Si en revanche je ne postulais à aucune résidence ou si je n'étais pas prise, dans ce cas il fallait avertir rapidement les instances concernées afin que le dossier soit refermé et que l'aide ou les aides ne me soient pas attribuées, au risque évidemment pour moi de les rembourser si je les percevais.

Bon... dans ces dossiers de demande de subvention, pour les initiés je ne vous apprends rien, il y a un budget à faire, certes un budget prévisionnel, mais un budget tout de même et le plus précis possible avec devis à l'appui, à monter pour le projet de résidence. D'une part les devis ne sont en réalité valables que quelques semaines tout au plus étant donné que selon le matériel requis, celui-ci peut être en rupture ou alors le devis lui-même n'est plus valide du fait de la variation des prix. D'autre part, si je ne sais pas à quelle résidence je vais postuler et à quel pays je vais faire ma demande, comment prévoir un an à l'avance mon budget – avec toutes les précisions en terme de besoins matériels et de sommes d'argent (surtout lorsqu'on est pluridisciplinaire), puisqu'il faut que ce qui est demandé dans le dossier soit effectivement retrouvé dans le projet en définitive – les co-financeurs ainsi que mes apports personnels. Parfois je ne sais pas comment prendre les choses.

La seule « chance » que j'ai pu avoir dans ma carrière a été la rencontre avec la Directrice de l'Artothèque de La Réunion qui a cru en mon travail. Je l'ai respectée dès le moment où elle m'a dit « *Je t'exposerai si tu me montres une production cohérente. Je veux voir des choses* ». « *Je veux voir des choses* » ! Jamais entendu ça auparavant ! Au contraire, même si je montrais on regardait à peine du coin de l'œil pour ensuite me dire : « *soit vous êtes un génie, soit vous ne savez pas où vous allez parce qu'aucun artiste contemporain n'utilise autant de médiums* ». Et là, pour la première fois, quelqu'un ne se cachait pas derrière de faux arguments pour masquer soit son manque de curiosité, soit son manque de professionnalisme ou tout simplement son manque d'esprit critique, et ne se faisait pas non plus mousser dans une prétention à toute épreuve. Cette directrice a tout simplement fait son travail. Je la respecte d'autant plus que je sais que c'est quelqu'un qui a l'amour de l'art, qui sait questionner, prendre des risques aussi lorsqu'elle sait qu'il y a une intention qui se tient derrière le projet. C'est grâce à cette rencontre que j'ai pu être sur un projet avec le Cneai à Paris par la suite. Mais mauvais concours de circonstances, ou mauvais timing, ce ne fut pas à une période

prospère, où l'art et la culture se trouvent plus que jamais étranglés par l'Etat. Du coup, pas de suite pour moi, pas de mise en réseau, pas d'ouverture, juste un projet de plus sur mon CV. Mais je tiens tout de même à souligner que c'était aussi la seule fois que tout avait été pris en charge par l'institution qu'est l'Artothèque et que j'avais été respectée en tant que professionnelle, en tant qu'artiste et en tant que personne.

* Vendredi 13 mars 2020

J'avais envie de faire un petit état des lieux de mes dépenses pour ce seul voyage (celui dans lequel je suis actuellement) sous forme simple d'énumération, dans un souci de rendre clairement lisible et de manière immédiate ce que je débourse :

- Billet d'avion : 987,18€ (billet pris le 25 décembre pour le 2 février donc avec plus d'un mois d'avance et pour une période creuse (hors vacances scolaires) payé 727,18€ avec le bon de continuité territorial, sachant qu'à cette période je percevais 831,60€ d'indemnisation auprès de Pôle emploi par rapport à ma période de travail effectuée pendant un an)
- Courses par semaine (le frigo étant trop petit pour faire de grosses courses) : 45€ en moyenne sauf la première semaine où c'est arrivé aux environs de 150€ (comprenant nourriture, produits ménagers, effets personnels)
- Laverie : 3,50€ le lavage et 1€ le séchage (bon en général ce n'est pas sec donc je m'arrange pour finir de faire sécher au studio)
- Transport : 75€ par mois donc 225€ pour les 3 mois (Pass Navigo : j'ai opté pour ce pass parce que j'ai énormément de déplacements à faire et qu'à priori c'était la meilleure option) + 55€ (UBER de l'aéroport au studio actuel) et 22€ (UBER pour transporter mon matériel (grosse caisse en bois contenant du matériel + d'autres petites fournitures) trop lourd à porter dans le métro), sans compter le retour
- Four micro-onde : 88,97€ (parce que je n'avais qu'une petite plaque pour faire à manger)
- Musées : en moyenne 15€ l'entrée sauf lorsque je bénéficie de gratuités ou de tarifs réduits (n'ayant pas accès aux œuvres directement à La Réunion il faut faire le plein à Paris)
- Production : j'ai déboursé pour certaines choses, mais l'exposition étant annulée je ne peux donc pas préciser les frais exacts, qui ne correspondent pas à ce qu'ils auraient dû être
- Téléphonie : 19,90€ sauf la première fois pour payer la carte Sim 39,90€ (ma puce ne fonctionnant pas correctement ici, et avec accès internet parce que j'en ai besoin d'une part pour mon travail et d'autre part pour me repérer dans la rue)

Sachant que concrètement en terme d'aides, j'ai eu uniquement à mon arrivée à Paris une bourse de vie. J'avais depuis l'année dernière fait des demandes de subventions pour que soient pris en charge mon billet d'avion et les transports en général (Pass Navigo), la nourriture, le matériel nécessaire à la réalisation du projet de résidence. Je ne vais pas revenir sur le fait que mon travail n'est pas rémunérateur (j'ai dû même (à Paris) mener des ateliers gratuitement pour enfants et adultes en contrepartie de mon exposition) et que ce moment précis correspondait à ma période creuse, d'où l'importance pour moi d'avoir ces aides. Pourtant j'arrive en résidence avec ma seule bourse de vie, alors qu'on m'avait fait comprendre qu'à priori il n'y aurait pas de souci pour les autres aides du fait de « l'envergure » du projet et du

rayonnement d'une artiste de La Réunion en Métropole ; et on me dit finalement que je n'ai aucune assurance de ces aides par personne interposée. J'ai évidemment dû avancer le billet d'avion qui ne serait peut-être pas remboursé, mais c'était trop tard à présent pour annuler la résidence vu que le billet était pris, j'aurai été vraiment en perte cette fois-ci. Pas l'assurance non plus d'avoir l'aide au matériel bien qu'il faille que je produise. J'apprends il y a à peine quelques jours que mon aide pour le billet d'avion est accordé : soulagement. Pour le matériel on m'a dit qu'il y avait les élections et que je n'aurai pas de réponse pour le moment. En attendant le projet est changé, je n'ai ni le matériel ni la connexion internet.

* Jeudi 19 mars 2020

La vie est parfois bizarre et rigolote à la fois. Ce matin je me réveille et je tombe sur ce post sur Facebook concernant une lettre ouverte de Paul Maheke : « *L'année où j'ai arrêté de faire de l'art (...)* quand je n'ai pas eu assez d'argent pour payer ce concours de photographie, cette résidence artistique, ou l'examen d'entrée de cette université prestigieuse (...) L'année où j'ai arrêté de faire de l'art (...) Je n'avais plus de résistance. Plus une seule goutte de sang. Mon corps s'est effondré. C'était l'année où je ne pouvais plus tenir le coup (...) c'était avant le Covid-19. Pas besoin d'une pandémie globalisée pour abrégé ma carrière. Je n'ai juste pas réussi à payer mes impôts. (...) c'est quand j'ai réalisé que je devais parler plusieurs langues pour être un-e artiste, avoir un accès illimité à Internet et un smartphone pour répondre instantanément à vos emails. L'année où j'ai dû arrêter est l'année où je ne pouvais plus me payer les transports pour venir te rencontrer dans ton musée. Je me battais contre la dépression et des troubles mentaux (...) Tout s'est arrêté quand j'ai réalisé que j'étais la seule personne racisée à ton vernissage. Ça s'est arrêté quand j'ai dû nettoyer les sols des chambres d'hôtel, des aéroports et des trains pour boucler les fins de mois (...) C'était l'année où tu as systématiquement déformé mes mots. Tu t'es assuré-e que tes abus verbaux resteraient allusifs pour toute personne ayant écouté ta version de l'histoire. C'est là que ton véritable pouvoir se manifeste. C'était l'année où j'ai eu honte d'en parler : l'année où j'ai arrêté de faire de l'art est l'année où l'on m'a fait sentir que je n'étais rien (...) c'était au moment où j'ai réalisé que tu ne t'en préoccupais absolument pas, car tu n'avais pas à le faire. Que tu ne faisais pas partie de cette réalité, car tu n'avais jamais eu à le faire (...) L'année où j'ai arrêté de faire de l'art, on m'a rappelé que je n'avais pas de filet de sécurité ou de structure de soutien pour me porter à travers l'épreuve du temps comme tu as pu l'être. Que j'étais trop naïf-ve de penser que je pourrais aller jusqu'au bout, comme toi (...) L'année où j'ai arrêté de faire de l'art est l'année où je sentais presque comme toi, seulement pour me rendre compte que, pour toi, je sentirai toujours l'odeur de la contrefaçon. ».

* Jeudi 27 février 2020

Mais mes sacrifices ne sont pas que financiers. J'ai encore l'impression d'une image qu'on a aujourd'hui de l'artiste sans attaches, sans famille ou qui n'éprouverait aucune difficulté à partir des mois entiers, parfois une année entière seul(e). Je ne suis pas comme ça. Ça me coûte de laisser derrière moi mon mari pendant des mois et de partir seule à chaque fois. Ça me coûte de ne pas savoir vraiment comment il dort, comment il mange ou ce qu'il ressent à chaque instant. Parce que je sais pertinemment qu'il me protège bien des fois et ne me dit pas tout pour ne pas m'inquiéter et pour que je puisse me concentrer sur mon travail. Ça me coûte de perdre un temps précieux que j'aurai pu passer avec lui. On peut encore me sortir

que j'aurai pu faire un autre métier et que ce n'est pas fait pour moi, mais je reste persuadée que la vie de famille n'est pas incompatible avec le métier d'artiste, bien qu'un certain nombre tentera toujours de nous faire croire le contraire. Oui parce que j'ai d'autant plus l'impression de perdre un bout précieux de ma vie à chaque fois que je pars, que depuis le jour où j'ai pu vivre moi aussi un décès avec tous les questionnements qui vont avec sur le temps qu'on accorde à nos proches, aux gens qu'on aime, le sens des priorités, parce que la plupart du temps, et on le sait bien, le travail passe avant nos proches, parce que le monde, la société sont faits comme ça et que nous nous laissons prendre à ce jeu de la productivité, de la rapidité et du capitalisme. J'ai toujours peur qu'il arrive quelque chose de grave en mon absence, que quelqu'un parte et que je ne lui ai pas consacré suffisamment de temps avant qu'il ne quitte ce monde. J'ai toujours l'impression que le temps est mon pire ennemi et que j'aurai pu vivre tant de choses avec mon mari ou avec les miens. Et quoique la société d'aujourd'hui véhicule comme image de l'amour et du couple, je reste toujours très attaché à celui qui partage ma vie au quotidien, et il me manque tout simplement. Comme ma famille peut me manquer aussi, ou encore mes amis. Les appels vidéo ne remplaceront jamais le contact humain et ne peuvent combler le manque ressenti.

La terre promise... Je n'ai finalement rien gagné mais je perds en revanche beaucoup.

LUNDI 2 MARS 2020 - DANS MON MILIEU

Allez savoir pourquoi je ne me suis jamais vraiment sentie à l'aise dans les manifestations rassemblant pourtant mes contemporains et collègues. Je pense savoir. Je ne suis pas de leur monde.

* Jeudi 19 mars 2020

*L'heure est à la mort
Et la pourriture s'insère
Sournoise dans la chair*

★ Lundi 2 mars 2020

Beaucoup de gens s'irritent lorsque je parle de la prostitution des artistes. Mais cette prostitution est inhérente malheureusement à ceux qui sont intégrés au circuit du marché de l'art et de l'industrie culturelle. La galerie qui prend sous son aile un artiste sait pertinemment pourquoi il le fait, et les artistes ne doivent pas être dupes à ce sujet, ou alors faire les dupes.

*« Il est en effet remarquable que c'est au cours de cette décennie que, sous la dénomination d'art contemporain, s'impose un dispositif qui, par son impact international, tend à se substituer à toute autre proposition culturelle (...) En fait, quelle que soit l'œuvre, importe d'abord son énormité faisant ressentir comme un choc, mais sans que l'on soit conscient de ce qui le provoque, la puissance financière qui l'induit (...) Tout se passant comme si, malgré le brouhaha dont s'accompagne la multiplication des foires, un grand silence était tombé sur ce qui liait de plus en plus l'art et l'argent (...) la nouveauté de l'art contemporain n'est plus désormais dans son propos mais dans ses protocoles, convergeant au bout du compte à connecter culture et finance, jusqu'à en établir la parité implicite » (Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*).*

Le but pour le galeriste est de faire vivre sa galerie, et si je parle crûment, ce qui fait vivre un lieu ce n'est pas l'amour de l'art mais une quête perpétuelle et insatiable de l'argent. Donc ça sous-entend que le potentiel commercial de l'œuvre soit déjà là. Pour l'artiste qui voudrait produire autrement, il est hors-circuit. On le sait bien que les galeristes demandent de produire plutôt de telle ou telle manière parce qu'ils savent ce qui est vendable sur le Marché. On s'en fiche des sujets qui pourraient intéresser l'artiste à cette période ou de ses terrains de recherche ou d'expérimentation. Il s'agit bien de vendre à tout prix. Nombre d'exemples où certains artistes étaient orientés vers tels ou tels médiums parce que les autres médiums ne correspondaient pas à ce marché. Dans d'autres cas, et là je ne parle plus forcément des galeries mais des institutions en général, il s'agira de traiter telle thématique parce que c'est ce qui est « *à la mode* », ce qui met en valeur le territoire, dans un intérêt purement politique et encore une fois commercial par le prisme du tourisme.

Si seulement il n'y avait que moi qui dressais ce constat, j'aurai pu un jour me dire que ce n'était que divagations de ma part et avoir l'espoir qu'il en serait autrement. Malheureusement d'autres dressent ce même constat. Evelyn Taocheng Wang dans sa pièce « *Massage experience* » au Centre Pompidou en 2015, fait un parallèle entre les centres de bien-être asiatiques où l'on demande souvent bien plus qu'un massage traditionnel et l'artiste qui doit se prostituer pour faire son métier. Nous voyons bien ce changement s'opérer et graver en profondeur ses marques et ses injonctions depuis des années déjà par le concours d'« *artistes-entrepreneurs, galeristes-rabatteurs, critiques d'art-promoteurs et commissaires-prescripteurs* » (Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*) qui travaillent avec acharnement et sans vergogne à une manipulation des opinions et des comportements. Comment le nier encore ? Je trouve que c'est nous prendre pour des imbéciles !

On m'a demandé voire imposé de travailler à la manière des street-artistes (parce qu'il n'y a que ça qui existe maintenant comme forme d'art à La Réunion), de travailler sur la créolité, le Maloya ou l'esclavage parce que c'est ce qui intéressait certains politiques qui sont dans les commissions, de travailler sur l'érotisme pour que je m'exporte en Chine à une période, etc.

★ Mercredi 18 mars 2020

Je me remets à écouter MC Solaar en travaillant aujourd'hui pendant ce confinement et je me dis que ce qui est incroyable, c'est que tout s'entrecroise en ce moment pour moi, il y a des connexions à l'endroit-même de cette résidence, tout fait sens. Je recherche le contact et il nous est interdit aujourd'hui de s'approcher les uns des autres. Je relis cette partie de mon journal qui parle de mon milieu, de cette vaniteuse industrie de la Culture et j'avais oublié les paroles de cette chanson que je réentends aujourd'hui comme par hasard : « (...) *C'est une consultante qui a rencontré un peintre et elle lui slame dans l'oreille des histoires de luxe et d'absinthe. Il avait l'teint leste et ne peignait que des pastels, elle lui impose le Stabilo, le déjà vu, le faux soleil. Sa côte monte en flèche, elle a séduit les publicistes et il est là comme un bilingue qui ne parle plus d'art mais de chiffres. Le pinceau se rebelle, la création dirige, sur Terre le temps s'arrête, au ciel les étoiles se figent. S'avez-vous, que la lune influe sur les marées créant un tremblement d'âme qui l'a touché, qui l'a sauvé. Maint'nant elle se rend compte qu'elle aurait pu ouvrir les yeux, trouver du temps, de la lumière comme Sainte-Thérèse à Lisieux. Donne de ton temps, de ta vie (...) et libère toi du dogme une seconde (...)* ». (Album de 2017)

★ Lundi 2 mars 2020

J'en suis arrivée même à détester cette île qui est pourtant si chère à mon cœur. A rejeter avec violence ce que je suis, c'est-à-dire une créole, une réunionnaise. J'en ai marre qu'on impose comme en effets de mode des thématiques qui cloisonnent les pratiques : là-bas la créolité, l'esclavage, le marronnage, le Maloya, les ancêtres, ailleurs sur le territoire et ici en ce moment : le genre et le féminisme. Dans le même temps un attrait soudain pour l'Afrique et Madagascar. Et demain ça sera quoi ? Je trouve tout ça tellement réducteur. Nous sommes tous réduits à une pensée unique et ce qui pour moi était beau dans l'idée de l'art était justement la diversité et la liberté des pratiques. Nous ne voulons pas être dans un moule mais on nous y fait retomber à chaque fois. Dans une conversation à l'heure actuelle si on ne prononce pas au moins une fois le mot genre ou féminisme on est « out » ou on passe pour un ovni. Mais si moi je vois autre chose dans le monde et que j'ai envie d'en parler pourquoi ça n'aurait pas sa place dans le monde de l'art ?

Tant d'éléments parasites se recourent aujourd'hui, de problèmes divers, qu'il est impossible si l'on voulait changer la donne, de savoir d'abord par quel bout commencer.

Un de ces problèmes est aussi lié aux origines et l'on se rend compte que certains jouent de leurs multiples origines lorsqu'il s'agit de représenter un pays dans un quelconque projet, manifestation, foire ou autre. Ceux-là sont français quand il s'agit de représenter la France, réunionnais quand il faut défendre des couleurs plus locales, comoriens quand il est question de promouvoir les Comores et ainsi de suite. Pourquoi cela est-il possible ? Cela me pose une vraie question, à savoir qu'aujourd'hui plus que jamais nous sommes dans la catégorisation des personnes et des pratiques malgré toutes les dérives que l'on a pu voir dans l'histoire et l'impact néfaste que ça a pu avoir sur les individus. Tout ramener à des catégories, à des cases dans lesquelles on nous fait rentrer n'a jamais rien apporté de bon, bien au contraire, juste la haine. Et ça a même contribué à raviver une haine passée.

Je pense à cette commande publique pour l'aéroport Roland-Garros où il s'agissait de faire

une pièce commémorative pour parler des enfants de la Creuse. Déjà pour moi, c'était une image négative que l'on renvoyait de manière immédiate à tous ceux qui arrivaient à l'aéroport. En gros, paf ! On vous dit bienvenu à l'île de La Réunion, cette île où les gens ont été déportés et ont soufferts. Je ne dis pas qu'il s'agit d'avoir l'image carte-postale de l' « île intense », mais être dans une telle victimisation aujourd'hui ! Je ne dis pas non plus qu'il s'agit de balayer d'un revers de main une histoire lourde et qui porte encore ses cicatrices aujourd'hui. Et enfin, je n'ai rien contre les œuvres commémoratives, encore faudrait-il qu'elles soient un tant soit peu fines et intelligentes dans leur représentation et dans le choix de leur emplacement. J'ai l'impression que dans le cas de La Réunion, il faut constamment montrer et prouver au monde entier que notre peuple a souffert. Et là je vais faire ce que je n'aime pas c'est-à-dire la comparaison des souffrances, ce qui ne se compare évidemment pas, mais je me trouve obligée de dire que d'autres aussi ont soufferts (juifs, amérindiens, africains, etc.). Devons-nous vraiment faire autant l'étalage de cette souffrance partout où l'on passe quand en parallèle sont donnés aux rues, écoles ou monuments les noms des plus célèbres esclavagistes tels Mahé de La Bourdonnais ou Marie Anne Thérèse Omblin Desbassayns ?

A chaque fois que l'on passe quelque part on voit ces œuvres commémoratives dont l'impératif est de montrer la violence : l'esclave brandissant sa tête tranchée au-dessus de son corps, les enfants hurlant arrachés à leurs parents. Donc il s'agit bien de ne pas oublier cette souffrance et de la rendre visible partout, de la marteler sans cesse. Je ne dis pas que ce n'est pas barbare, loin de là, et je ne dis pas non plus qu'il faille l'oublier. Cependant le monde évolue, la société également, et les problématiques sont autres. Certaines de ces problématiques peuvent découler de ce passé, et je pense là au complexe d'infériorité des réunionnais qui sévit encore actuellement, ce sentiment postcolonial toujours vivace. Mais il y a d'autres problèmes qui ont surgit avec l'évolution de notre société, et ces problèmes mériteraient à mon sens d'être soulignés, bien plus que de revenir constamment sur les mêmes problèmes qui font partie d'un passé, quand paradoxalement on fait honneur à des esclavagistes en donnant leurs noms notamment aux écoles. Quelles images véhicule-t-on aux générations futures ? Cela revient à raviver une haine, à la nourrir, alors qu'il y a pléthore d'autres haines qui font rage aujourd'hui.

Pour revenir aux problèmes qui rendent difficile le renversement de la situation actuelle dans le milieu de l'art, l'un d'eux est celui de ces artistes qui, en se prostituant, arrivent en infiltrant le système à renverser le pouvoir. Ce sont eux qui vont donner les règles dans un cynisme implacable où l'art contemporain ne devient qu'un jeu auquel ils s'amusent à en redéfinir constamment les frontières, afin de masquer l'unique prétention et préoccupation qui sont l'appât du gain. Ceux-là ont acquis tellement de notoriété qu'ils peuvent faire plier le marché de l'art à leur gré. Je pense qu'il est inutile d'en donner des exemples, ça ne reviendrait finalement qu'à leur faire un nouveau battage médiatique.

JEUDI 5 MARS 2020 - LA POÉSIE N'EST PAS DANS LE JE(U)

Le don de soi est quelque chose que je suis en train d'apprendre. Je croyais donner de moi avant, mais ce n'était pas le cas.

★ Dimanche 16 février 2020

IV. Pivot 4 : *[Mardi 4 février, 15h48 : « Excuse me ». Je n'en pouvais plus, je montais les escaliers avec ma grosse valise de courses. A la base c'était pour m'éviter d'avoir 50 000 sachets dans les bras, mais monter les escaliers de Montmartre avec cette valise a été un véritable calvaire. J'avais fait les courses pour avoir de quoi cuisiner au studio, et je voulais prendre tous les aliments de base dont je pourrais avoir besoin, en attendant de refaire d'autres courses pour compléter ce qui me manquait. J'arrive au niveau du second escalier à la sortie du métro Lamarck-Caulaincourt, et j'entends cette voix sortie de nulle-part. Il me regarde gentiment, prend ma valise et monte les deux autres escaliers avec. Je l'ai remercié à plusieurs reprises et je lui ai souhaité ainsi qu'à sa compagne un très bon après-midi. Je me suis dit que c'était un ange envoyé du ciel, pour que pile au moment où je n'arrivais plus à monter, ma valise étant devenue plus pesante tant j'étais exténuée, cet homme, un étranger, se propose de monter ma valise. Je me suis dit qu'il existait encore des personnes charitables dans ce monde. J'en étais surprise, mais tellement heureuse de l'avoir rencontré.]*

Pourquoi cet acte m'a-t-il semblé si... anormal ? La normalité est devenue aujourd'hui l'indifférence. Nous sommes dans une société où tout se fait par procuration : nous voyageons par procuration, nous compatissons par procuration, nous rêvons par procuration, nous aidons par procuration, nous vivons par procuration. Il nous est plus normal aujourd'hui de parler à des intelligences artificielles et de rire avec nos smartphones plutôt que d'engager une discussion avec une personne. Le pire étant que ce n'est plus seulement avec les étrangers que nous avons coupé tout contact mais à l'intérieur même de nos familles.

Nous vivons à travers des couches successives de masques mais nos existences sont anéanties. A chaque situation son masque, et à chaque lieu ou à chaque interlocuteur aussi. Je ne jette la pierre à personne, j'ai été prise moi-même dans cet engrenage, ne serait-ce que lorsque je devais me rendre aux vernissages, parce que me disait-on « *il faut que tu te fasses voir* » et que je m'efforçais à faire des sourires à des personnes alors que je n'en avais pas envie. On peut avaler des choses et laisser se déverser sur soi, insultes et autres mépris, mais l'hypocrisie n'étant pas mon fort, j'ai du mal à avoir ce genre de contact avec des gens et ensuite les embrasser et leur sourire. Au début je m'efforçais à le faire, aujourd'hui je ne me sens aucune obligation envers qui que ce soit parce que je me suis émancipée de cette boucle infernale qu'est la Grande Comédie de l'Art. Je me ferme les portes me dit-on, en fait ce n'est pas moi qui aie fermé les portes, elles ne m'ont jamais été ouvertes, alors pourquoi me fatiguer à jouer un tel jeu ? Si c'est juste pour que les acteurs de cette Grande Comédie de l'Art acquièrent encore plus d'importance, alors ce sera sans moi. Qu'ils continuent à se faire mousser entre eux et à s'autoproclamer Directeurs ou Directrices, Commissaires d'expo, Galeristes, Critiques d'art, etc. Oui parce que la grande nouveauté à La Réunion, c'est que quelques-uns, sans même avoir été formés, ni avoir mené une seule réflexion sur le contexte de l'art contemporain à notre époque, ni sur les problématiques en jeu actuellement, et on encore moins porté un regard sur l'évolution et les grandes mutations qu'a connu l'art contemporain depuis ces débuts jusqu'à aujourd'hui ; ces personnes arrivent dans le milieu, se mettent à travailler avec des structures reconnues, qui cautionnent d'ailleurs volontiers cette démarche impromptue, avec le titre qu'ils se seront eux-mêmes donnés. Alors qu'ils continuent, je suis hors de la boucle à présent.

J'ai voulu être en dehors parce que je sentais que j'étais en train de me perdre. En même temps est-ce qu'un jour j'ai été dans cette boucle ?

J'ai cru être dans le partage et dans le don de soi, mais tant de paramètres m'y ont empêché,

et je m'étais laissée contaminée par un système qui m'a poussé à développer des sentiments amers envers les autres, à perdre toute confiance en l'humain et à devenir un monstre.

Le fait de devoir constamment être en autoprotection, sur la défensive, les crocs déjà prêts à sortir pour contre-attaquer immédiatement et parer les nouvelles attaques, m'a fait me renfermer. A partir de ce moment je ne vois pas comment le partage et le don de soi sont possibles. Le cheminement inverse serait de faire tomber les masques, être hypersensible aux autres et aux choses, en être soucieux. Mais sans m'en rendre compte, j'étais devenue insensible, et ne pas être sensible à ce que l'autre peut éprouver ou vivre, entrave forcément le don de soi qui est dès lors fictif.

Du coup ma propre réaction, devant le geste gratuit et charitable de cet homme qui m'a pris ma valise et l'a monté pour moi, m'a profondément choqué. J'ai réalisé que je ne m'attendais plus à la bonté, et je ne m'attendais plus à ce qu'aucune personne ne soit véritablement capable de tels gestes et avoir naturellement en soi une propension à la charité. La poésie existe encore dans le monde et je n'étais plus capable de la voir tant j'avais les yeux rivés sur toute l'horreur qu'il nous rejette incessamment en plein visage. Durant toutes ces années, j'ai travaillé sur une *Mécanique d'Humanisation*, que je n'étais pas moi-même en mesure de m'appliquer.

* Mardi 10 mars 2020

J'ai du mal à saisir la sincérité dans les relations des parisiens et je préciserais même dans les relations professionnelles entre les acteurs culturels et les artistes. J'ai eu beau avoir des retours positifs quant à la réception de mon travail par des directeur(trice)s de centres d'art, des commissaires d'expo, des curateur(trice)s ou autres, pourtant lorsqu'il est question de concrétiser un projet en partenariat, c'est le désert total. J'avoue que c'est un mystère que je souhaiterais élucider aujourd'hui, juste pour satisfaire ma curiosité et comprendre le fonctionnement de ces personnes. Car en définitive, je n'ai pas besoin qu'on me fasse des éloges. J'ai en revanche besoin de réaliser mes projets et d'en avoir les moyens. Donc les flatteries je n'en vois pas l'utilité. J'ai envie de faire mon travail, avoir la possibilité de le mener à bien, de le montrer et de le confronter aux divers regards. Bon vous me direz « la sincérité », ça fait très fleur bleue, peut-être que ça dénote même ma particularité d'artiste iliennaise, ou peut-être pas, mais la sincérité dans les rapports humains est très importante pour moi. L'art à mon sens n'est pas un jeu (sans prétention et sans me prendre trop au sérieux, et d'ailleurs ceux qui me connaissent vraiment savent que je ne suis pas comme ça), comme certains le prennent et qui se targuent de cette pensée. Souvent d'ailleurs des gens qui se prennent pour des intellectuels et qui adorent « *torturer l'esprit juste pour le torturer* ». Tout comme la vie n'est pas un jeu non plus pour moi. Et ceux-là font partie de ceux qui vivent l'art et la vie comme un jeu.

J'avais eu une discussion une fois à ce sujet, l'année dernière d'ailleurs, sur la particularité des relations. Cette personne m'avait dit qu'à New-York, les relations sont très spéciales, même en amitié, et que là-bas, on avait un ami pour tout. Je n'avais pas saisi tout de suite ce que ça signifiait, mais après quelques explications j'ai appris que les amis « servaient » à quelque chose de très précis : par exemple on peut avoir un ami pour le sport, un ami pour aller au resto, un ami en fait pour chaque centre d'intérêt. Mais au-delà de ce centre d'intérêt cet ami n'existe plus. La personne pensait que c'était la même chose à La Réunion, mais cette révélation m'avait choquée précisément dans le sens où je n'ai jamais connu de telles

relations. C'est impensable, et ça relègue l'autre au rang d'objet, on s'en sert et quand on a fini on le jette. Cependant pour la première fois j'avais expérimenté ce type de relation et non pas à New-York mais à Paris. Des personnes qui te fréquente (quand bien même que ce soit dans le cadre d'un projet, mais une relation se tisse) du jour au lendemain quand tu reviens ils t'ont déjà oublié.

électroniasis *nm* MED 1 Condition pathologique générée par des électrons, désordre naturel qui asservit et enferme l'Être Humain dans une automutilation de sa pensée et de son rapport à son semblable. « *L'Être Humain au fil du temps, a pu évoluer et toujours pousser plus loin ses limites mais également celle de son environnement social et affectif. Ainsi, il a su éprouver des sensations, des sentiments et s'inscrire dans un rapport d'échange quel qu'il soit avec son entourage. Mais souvent, d'être continuellement dans l'épreuve des choses et des personnes, conduit l'Homme à faire ressortir une sorte de pathologie innée chez lui qui se traduit par une altération du contexte. Il est sujet à des dysfonctionnements soumis par son propre esprit et son propre corps, et se confond dans des projections qu'il se fait de sa relation à l'Autre. Le processus d'imagination de situations irréelles avec l'Autre produit le même effet dans son cerveau qu'une situation qu'il aurait vraiment vécue. De la sorte, le processus autodestructeur inhérent à la condition humaine se met en marche, montant en puissance jusqu'à destruction partielle ou totale de lui-même et de son congénère.* »* 2

Déterminisme biologique et psychologique provoquant des illusions au niveau de l'ipséité, qui sont des contingences liées à cet « électroniasis ». PHO [elekt̃ɔ̃njazis] ETY Du gr. êlektron, « ambre jaune » et iasis, « guérison ».* Selon des études menées en octobre 2013 par des neuroplasticiennes.

★ Dimanche 16 février 2020

La colère n'est pas un sentiment normal puisqu'il découle d'une situation anormale, inappropriée. Si cette colère est montée pendant des années, si je l'ai nourrie comme d'autres l'ont nourrie avec moi, si elle est arrivée à son paroxysme, rien de tout cela n'est normal, la colère est un sentiment meurtrier au sens figuré comme au sens propre. Et tuer l'autre juste à cause de sa différence et parce qu'il ne nous convient pas, ce n'est pas normal. Mais j'ai moi aussi éprouvé cette colère, celle de D' de Kabal, « *au regard de certaines difficultés, j'ai engrangé une colère non négligeable que je considère (ais) comme parfaitement légitime* » (*Décolonisons les arts !*) et je crois qu'il m'arrive encore de l'éprouver, de la laisser sortir, vivre d'elle-même parce que sinon, c'est à moi que je fais du mal. Parce que sinon, ce jeu malsain va se poursuivre en toute impunité, rien ne sera dévoilé au grand jour, les prédateurs continueront à marcher sur nos cadavres, les opportunistes continueront à profiter d'un système dont ils ne sont que les pions, l'argent continuera à faire asseoir son hégémonie jusqu'à ce que l'art implose. Damien Hirst n'avait-il pas fait d'ailleurs cette déclaration en 2008 : « *Je joue l'argent contre l'art et, en tant qu'artiste, j'espère évidemment que c'est l'art qui gagnera. Mais s'il s'avère que c'est l'argent, alors l'art devra s'en aller* ». L'argent a déjà gagné plus de terrain qu'on veut bien nous le faire croire, il n'y a qu'à aller à la FIAC, quand au détour des stands, on entend les galeristes non pas parler d'art ni d'artistes, mais de combien ils ont vendu leur dernière œuvre et ce qu'il faudrait qu'ils vendent pour faire leur chiffre d'affaire.

Il fallait que je me libère de cette colère et que j'en réchappe, qu'elle ne vienne plus de moi et que je ne sois plus sous son emprise parce que j'en étais devenue l'esclave. Il faut toujours que je me libère, parce que tant et tant de personnes, de réactions, de situations me poussent encore aujourd'hui et de manière plus intense à me réfugier derrière cette colère, ce monstre que j'ai fait grandir et qui me dévore.

★ Samedi 14 mars 2020

Le don de soi il est précisément là, dans ce journal où je me livre encore plus que dans une performance. Dans la performance je m'octroie encore le droit de me créer un personnage. Mais là, dans cet interstice je suis à nue. Je ne cache ici rien de mes sentiments, de mes faiblesses, de mon impuissance face à ce géant qui se tient devant le temple de l'art contemporain. Et malgré ce que je vis au travers de cette résidence, malgré la colère qui gronde toujours en bruit de fond, que je tente de maintenir, de maîtriser, de dompter, j'ai peut-être finalement réussi à atteindre une forme d'abnégation.

Parce que quoi de plus beau que d'entendre qu'on a donné à l'autre l'envie de se livrer lui aussi...

V. Pivot 5 : *Mercredi 4 mars, il est aux environs de 18h. Nous étions dans une laverie dans la rue Lamarck. Une femme qui était venue un peu avant mettre son linge à sécher, revient avec un petit garçon et attend de récupérer les vêtements. Au moment de partir, elle revient à l'intérieur en disant à son enfant qu'elle ne se sent pas bien et qu'il fallait qu'elle s'asseye un instant. L'enfant lui demande ce qu'elle a et elle lui répond qu'elle a des vertiges, qu'il fallait patienter un petit peu et qu'ils repartiraient ensuite. Cependant, au bout de 15 minutes environ, elle ne sent toujours pas bien et son enfant s'impatiente. De mon côté j'avais envie de lui demander si elle avait besoin d'aide, mais j'ai d'abord pensé que ce n'était que passager*

et qu'elle allait bientôt pouvoir repartir, ayant déjà souffert moi-même de vertiges. Mais après un bon moment comme ça, je me suis dit que ça n'allait pas passer et que ça devait être plus grave, mais je n'arrivais pas à ouvrir la bouche pour lui proposer mon aide. J'avoue avoir eu peur qu'elle soit raciste et ainsi de me faire jeter. Je reconnais que ce soit devenu une obsession d'être confrontée à des racistes puisque cette année encore j'en ai fait les frais, et je pense qu'à chaque fois je vais retomber dans le piège de la colère et finalement jouer leur jeu et pour m'éviter ça, je préfère ne plus réagir. Mais cette femme était malade. Et je faisais un peu les cent pas dans la laverie, toujours en me demandant s'il fallait que je lui propose mon aide. Je voyais ma sœur qui me regardait avec questionnement, je n'ai pas réagi. Finalement, voyant qu'elle se sentait de plus en plus mal, c'est elle qui nous demande de l'aider. J'appelle le SAMU qui au bout de 15 minutes ne répondait pas. Ma sœur de son côté appelle SOS médecin mais en attendant je pars à la pharmacie qui était juste à côté pour voir s'ils connaissent un médecin dans les parages. Ils me disent que le SAMU ne répondra pas parce qu'ils étaient débordés par le Coronavirus et qu'il faut que j'appelle les pompiers qui répondront à coup sûr. Ils me disent qu'il y a sinon un médecin pas trop loin mais qu'il risquait d'être sur rendez-vous uniquement ou en consultation. J'appelle les pompiers mais je ne savais pas qu'au même moment ma sœur les avait eu au téléphone. La femme avant l'arrivée des pompiers me demande d'appeler sur le numéro d'une amie pour qu'elle récupère son fils parce qu'elle disait qu'elle sentait qu'elle allait s'évanouir. J'appelle son amie qui a deux enfants à sa charge à ce moment-là, mais elle me dit qu'elle essaye de faire au plus vite. Pendant la prise en charge de la jeune femme, voyant que son amie n'arrivait toujours pas, les pompiers m'ont demandé de la rappeler afin qu'ils déposent eux-mêmes l'enfant chez elle pour conduire la mère à l'hôpital. Ils quittent la laverie, je récupère mon linge et je rentre.

Le lendemain à 11h33 je reçois un message d'un numéro inconnu : « Bonjour je suis celle que vous avez aidé hier à la laverie. Je tenais à vous remercier de votre aide à vous et à votre amie. Je vais mieux je suis rentrée chez moi. Encore merci pour tout. ». Et là débute des échanges de textos qui se terminent par : « Merci. Heureusement qu'il y a encore des gens comme vous. Bonne soirée ».]

Quelque part je suis persuadée qu'il est possible de passer au travers de cette masse noire qui tend à nous engloutir tous.

* Jeudi 19 mars 2020

*L'immensité s'ouvre
Sur des possibilités
D'offrir sa souffrance*

J'ai pensé tant de fois à tout envoyer valser...

Je cherche l'amour mais il est tellement difficile de le trouver. Cet amour désintéressé, entre des étrangers mais qui pourtant arrivent à s'échanger un regard, un sourire, des paroles. Et pourtant tout nous pousse à regarder l'autre avec méfiance. Je suis ilienne et ma peau n'est ni blanche ni noire. Mon métissage peut me donner, selon la perception de certaines personnes, des traits arabes. En même temps j'ai les cheveux bouclés. Je n'ai pas le code vestimentaire des parisiens, un ami ilien lui aussi me l'a d'ailleurs fait remarquer. J'aime bien mes pulls humoristiques avec *Tortue géniale* qui a une paille plantée dans le nez. J'aime les habits noirs mais pas tout le temps. Je n'aime pas me prendre trop au sérieux et ce, même si je suis plus que consciente que dans mon milieu, tout tient à l'apparence, à notre éloquence, et qu'il faut constamment discourir, réfuter et faire l'étalage à outrance de sa science. Etre intellectuel, ou plutôt bien souvent faire l'intellectuel. Philosopher sur tout même lorsqu'il n'y a aucune teneur. Broder des discours savants sur le vide.

J'aime la simplicité.

Mais je me retrouve à regarder l'autre, qui est en face de moi et me dire : « Est-ce qu'il/elle est raciste ? », « Est-ce que je peux lui demander un renseignement ou alors il/elle va me renvoyer presque en m'insultant ? », « Est-ce que je peux m'asseoir à côté d'elle/de lui ou va-t-elle/il me jeter un regard noir ? », « Il faut que je fasse attention où je mets les pieds parce que si je marche sur les pieds de quelqu'un il va affreusement m'insulter sans s'arrêter », « Ne fixe personne sinon on va te demander ce que tu regardes, comme c'est arrivé à untel la dernière fois », « Est-ce que je vais me faire humilier comme ces cinq autres personnes qui étaient avant moi alors-même qu'elles n'avaient rien fait ? », « Comment je peux faire comprendre à une institution que je n'ai pas d'argent pour engager des frais supplémentaires dans une résidence qui aurait dû avoir un accès internet même dans son annexe sans qu'on me redise : « Comme je vous l'ai déjà dit c'est à vous de faire le nécessaire » », « Comment expliquer que j'arrive à 5h30 du matin à l'aéroport, que j'ai les bras chargés de grosses valises avec mon matériel dedans et que je ne peux pas – puisque j'avais déjà expliqué que je n'avais pas d'argent (vente d'œuvres : pourcentage proche de zéro, galerie : 0, interventions dans des établissements scolaires et associations : pourcentage 200% pour une moyenne de 200€ par mois, aides sociales : 0, l'Etat considère que mon époux est riche) – me permettre de payer un deuxième taxi pour sortir du bâtiment principal où on m'a dit de rester le temps que l'annexe s'ouvre à 10h, pour rejoindre cette dernière. « Est-ce que je peux demander un renseignement à un conseiller sans qu'il me dise sur un ton de mépris comme aux autres : « Allez voir ailleurs qu'est-ce que vous avez à venir tous ici me voir ! », « Est-ce qu'il ne faudrait pas que j'aie dans une autre imprimerie que celle-ci, même si elle était la plus proche, parce qu'à chaque fois que j'arrive elle me fait comprendre qu'elle n'a pas envie de me servir, elle sourit et fait la discussion à ces autres clients, comme par hasard blancs, mais moi elle me tire « la tronche » comme dirait cette personne inoubliable dans le métro sur la ligne 5 l'année dernière...

★ Jeudi 19 mars 2020

VI. Pivots 6 : *[Jeudi 14 novembre 2019, métro ligne 5. Un petit monsieur entre dans le métro avec sa guitare et commence à chanter. Il était tout frêle, vraiment maigre, avec un petit chapeau/casquette sur la tête, il était noir avec un accent qui nous dit qu'il n'était pas originaire de la France. Il était frêle mais il avait une de ces pêches ! Il tapait du pied en rythme, il bougeait dans tous les sens, c'était entraînant ! Je lève les yeux, il a un léger sourire, mais ses yeux étaient humides. Il finit par la chanson « Marie » de Johnny Hallyday. J'avais trouvé ça d'une tristesse au regard des paroles de la chanson : « Et rien ne sera jamais plus pareil, j'ai vu plus d'horreur que de merveilles, les hommes sont devenus fous à lier, je donnerai tout pour oublier (...) et je cours toute la journée, sans savoir où je vais, (...) demain ce sera le grand jour, il faudra faire preuve de bravoure, monter au front en première ligne (...) j'ai vu la mort dans son plus simple appareil, elle m'a promis des vacances, oui la mort m'a promis sa dernière danse », qui pour moi reflétait entièrement son quotidien à cet homme, parce que je savais bien, au moment où il a commencé à chanter dans le métro avec sa guitare, que c'était un sans domicile fixe. Il commence à s'adresser aux gens en disant : « L'homme propose, mais Dieu dispose. Mais je sais que je vais sortir de ce train avec le prix d'un kebab. ». Sur le coup ça m'a fait rire, il avait de l'humour quand il parlait, il avait la foi aussi au point où je m'étais demandé si à sa place j'aurais gardé la foi ou si je me serais laissée aller au désespoir. Je me demandais comment il faisait pour être aussi souriant alors qu'il n'avait aucune assurance au quotidien d'avoir de quoi se nourrir, d'avoir un endroit où dormir ou encore de quoi se chauffer. Il m'avait perturbé et en même temps je le trouvais admirable. Il continue à parler sans que personne ne lui porte une réelle attention, mise à part un jeune homme qui était assis juste en face de lui et qui le regardait. Il poursuit : « Vous savez, vous pouvez me regarder sans crainte (...) ». Personne ne lève les yeux mais juste avant que le métro ne s'arrête, le jeune homme lui tend soit un billet, soit un ticket resto, je n'ai pas bien vu, quoiqu'il en soit ce petit monsieur était tellement heureux qu'il l'a remercié à plusieurs reprises en ajoutant : « Vous savez la noblesse ça ne s'apprend pas, c'est dans le comportement, et vous jeune homme vous avez fait preuve de noblesse (...) ceux qui disent qu'ils sont nobles font la tronche ». Il souhaite à tout le monde une bonne journée et dit que sourire ça ne fait pas de mal. Il s'adresse à une jeune femme assise pas trop loin en lui souhaitant à elle aussi une bonne journée, mais elle ne le regarde ni ne lui répond. Et à ce moment il lui dit : « vous pourriez sourire Madame, parce que faire la tronche ça vous rend moche ! ». Puis il descend et s'en va.]*

« Est-ce que, est-ce que, est-ce que... »

★ Samedi 14 mars 2020

Bon et puis je suis là, à l'endroit exact où je voulais, pour lequel je me suis tant battue parce que sortir de La Réunion ça m'aurait permis de...

L'endroit dont il était question d'en avoir une autre image, de déconstruire cette image froide qu'elle renvoie de manière systématique, une image à laquelle je ne voulais pas adhérer. Où il était question de retrouver l'Humain dans ces infimes lueurs très furtives.

Je suis là.

Dans une froideur sans nom, avec des voisins au-dessus de moi avec lesquels je sens que c'est tendu parce que tous les soirs à partir de 22h30 ils commencent à faire un bruit monstre jusqu'au petit matin (parfois jusqu'à 3h, parfois jusqu'à 5h au point de me demander s'ils dorment, parce que la journée je n'entends presque pas de bruit). Peut-être parce qu'ils travaillent mais ça cogne à répétition, ça fait les cent pas avec des bottes, ça ouvre l'eau à répétition (et insonorisation mal faite oblige, j'entends tout comme si c'était dans mon propre studio), et ça tire les meubles je ne sais pas pourquoi, et ça fait la fête jusqu'à l'aurore avec je ne sais pas combien de personnes pour que lorsque les invités soient partis, ils tirent tous les meubles et passent l'aspirateur (ils s'en sont certainement procuré un) à 3h30/4h du mat, et ça cogne à nouveau, et ça laisse tomber des choses tellement fort dans la nuit que ça me réveille en sursaut. Ça fait un mois et demi à présent que je ne dors presque pas, bien que j'ai tenté de discuter directement avec eux (et ils ont nié en disant que ce n'était pas leur studio qui est au-dessus du mien, en me renvoyant vers un autre studio qui n'est pas de mon côté), voyant que ça continuait j'ai vu le gardien qui a discuté avec eux. Comment dire qu'aujourd'hui je vis un véritable enfer parce qu'ils ont juste cessé les bruits le week-end dernier, et depuis, TOUTES les nuits les bruits sont amplifiés.

Peut-être que ce sont des loups garous.

Pour ma part je tente tant bien que mal d'être concentrée la journée malgré mon manque de sommeil, sachant que je travaille la journée et non la nuit. Avec mes impératifs liés à mon exposition qui approche, enfin si tout se passe bien.

Mais ils sont forts mes voisins, ils sont peut-être très conscients du fait que d'empêcher quelqu'un de dormir était (et est peut-être encore) une technique de torture extrêmement efficace utilisée par certaines organisations et certains gouvernements. Mais bon je crois que là je commence à divaguer.

Je suis là aussi dans cet espace avec plus de 300 artistes sur les deux sites mais dans une absence totale de contact.

Je suis là.

Ca y est, l'Etat prend toutes ses mesures de confinement pour limiter la propagation du Coronavirus. Il n'y avait déjà pas de contacts, à présent les relations humaines sont décimées !

★ Jeudi 19 mars 2020

Je trouve ce concours de circonstances particulièrement cocasse. Je crée un projet où le but est de se retrouver dans une sorte d'intimité avec l'autre, des étrangers rencontrés lors de mes déambulations dans cette grande ville que représente Paris. Le but était de déconstruire cette image impersonnelle et inhumaine d'une grande métropole. C'était aussi d'enrayer nos mécanismes de pensées trop souvent entachés par nos certitudes qui ne sont autres que des schémas rigides. Il était question de laisser venir des occasions de rencontres et d'échanges. Je devais pouvoir retrouver l'humanisme, l'altruisme, l'altérité. Il s'avère que je me suis confrontée à l'impossibilité technique de réaliser mon projet, à l'absence d'humanisme dans certaines situations, à l'exclusion, à l'incompréhension, à la méfiance... Et je me retrouve ce lundi soir du 16 mars 2020 à écouter le discours du Président : « (...) avec un seul objectif, nous protéger face à la propagation du virus (...) chacun d'entre nous doit à tout prix limiter le nombre de personnes avec qui il est en contact chaque jour (...) c'est la priorité absolue (...) j'ai décidé de renforcer encore les mesures pour réduire nos déplacements et nos contacts au strict nécessaire (...) dès demain midi, et pour 15 jours au moins nos déplacements seront très fortement réduits. Cela signifie que les regroupements extérieurs les réunions familiales, ou amicales ne seront plus permises. Se promener, retrouver ses amis dans le parc, dans la rue ne sera plus possible (...) avec de la discipline et en mettant les distances d'au moins 1 mètre, en ne serrant pas la main en n'embrassant pas (...) toute infraction à ces règles sera sanctionnée (...) nous sommes en guerre (...) ».

Nous n'avons plus le droit – et il en va du bien commun – de nous rencontrer, de nous approcher, de nous embrasser...

*L'ouvrage est Immense
L'Homme se meut irrépressible
Dans l'absurdité*

J'ai pu voir ces derniers jours l'humain sous tous ses angles : se bagarrer pour du papier toilette, se ruer au supermarché prendre des tonnes de pâtes, ne penser qu'à soi, tout en montrant fièrement qu'il est dans un pays libre et qu'il peut, s'il en a envie, aller au parc s'agglutiner avec tant d'autres parce qu'il se sent à la fois à cet instant précis immortel, libre, intelligent en ne voyant pas que s'il contracte le virus, parce que sur lui ça n'a pas de grandes répercussions, il pourrait en revanche le donner à des personnes plus fragiles qui risquent elles, d'en mourir. Mais pourvu que nous ayons montré que le peuple a droit à la parole et à sa liberté avant tout. Quand ça l'arrange bien évidemment. Pourvu que nous ayons montré à quel point nous ne sommes pas d'accord, parce que ça tombe comme par hasard sur un anniversaire, sur la Saint-Patrick, sur les balades hebdomadaires que l'on fait avec ses enfants, etc. Et puis il y a cette psychose qui monte, qui monte où l'autre devient l'ennemi, où il ne faut surtout pas se retrouver à côté de lui, où il n'a pas le droit de tousser et de se moucher sans que ça ne passe pour une attaque virulente du Covid-19, parce qu'on n'est pas du tout en saison printanière, et qu'il n'existe pas du tout de personnes allergiques ! Bien avant qu'il y ait tous ces cas qui se soient déclarés et que les choses se soient envenimées, j'étais dans un KFC en train de manger une glace, et comme c'était trop froid, j'ai toussé, surtout que j'avais une rhinopharyngite à ce moment-là. Un homme fin de la trentaine, était assis pas trop loin de moi et dès que j'ai toussé il s'est retourné directement vers moi avec un air ! On aurait dit que j'apportais la mort ! Quelques minutes après il était parti.

* Vendredi 20 mars 2020

Les gens se montrent dans leur plus belle bêtise et l'absurdité des propos et des actes atteint des niveaux impensables. Je me demande s'il y a eu une fois une once d'intelligence chez certains ou si l'« animal » (je le mets entre guillemets parce que je reste persuadée que l'animal a bien plus souvent un instinct qui reste logique au regard de la situation, que l'humain) prend le dessus dans des situations aussi extrêmes. Quand j'entends cette jeune femme dire qu'elle a des cas de personnes infectées dans son immeuble et que « *ça fait peur quand même* », mais que lorsqu'on lui pose la question de si elle va respecter ou non le confinement elle répond que non. Quelle est la logique ! Quand je vois toutes ces personnes qui postent des vidéos sur les réseaux sociaux et celles qui prennent la parole sur les plateaux télé pour qu'il y ait une prise de conscience générale, et tenter tant bien que mal de donner aux gens un soupçon d'altruisme, de responsabilité ou de sens civique, je me dis mais nous n'avons en réalité pas évolué ! J'écoutais cette infirmière qui travaille à l'hôpital des Deux-Sèvres qui disait que tout est en train de dégénérer et que les gens n'en prennent pas assez la mesure quand elle voit qu'ils continuent à sortir et à être en contact avec beaucoup d'autres personnes. « *Le français n'est pas plus immortel que l'italien* ». « *C'est trop tard il fallait écouter les soignants* ». « *On a commencé à mettre des lits sous scellé, notre direction nous disait rien* ». « *On a péché des infos au niveau des réseaux sociaux pour vous dire à quel point on est de la chair à canon* ». « *On a arrêté de faire les tests partout (...)* Quand je vois le nombre de cas qui est annoncé à la télé, franchement c'est du foutage de gueule ».

Qui disait que le nombre de personnes contaminées s'élevait à plus de 50%, qu'ils étaient en première ligne (le personnel hospitalier) sans réelles protections parce que les masques sont périmés ou volés avant qu'ils ne les aient.

« *S'il vous plait, s'il vous plait, écoutez-nous restez chez vous, vous sauvez des vies, à rester chez vous, vous nous sauvez la vie, faut vraiment que les gens prennent conscience que là ce n'est pas une grippe (...), ça tue et ça nous tue (...)* on enterre nos collègues (...) Je n'em-

brasse plus mes enfants, je ne vois plus les personnes que j'aime, je fais tout ça pour des gens qui continuent à se balader et de prendre ça pour des vacances ».

Qui disait que si les gens ne prenaient pas conscience de ce qui se passait en se prenant pour des immortels parce qu'ils estiment qu'ils sont jeunes, qu'arrivera le moment où ces personnes vont le transmettre à la boulangère qui contaminera leurs parents.

« Vous aurez tellement pas écouté ce qu'on vous a dit, qu'on se retrouvera dans une situation où on devra choisir entre sauver votre père et sauver votre mère, c'est ça la réalité aujourd'hui ».

Pourquoi doit-on dire et rappeler sans cesse aux gens de rester chez eux à travers des chansons comme celle qui a été reprise par Eric Lauret en ce moment-même : « Rest la kaz kréol », reprise de la chanson « Rest la kaz Kafrine », pour se faire expliquer phrase par phrase, mot par mot, par Sergio Grondin (conteur, comédien et auteur réunionnais), pourquoi il faut respecter les autres en y pensant juste un tout petit peu parce que ne penser qu'à soi amènera coûte que coûte à la propagation vertigineuse du virus. Expliquer que nous avons internet, l'électricité, tout ce qu'il nous faut sous la main pour respecter ce confinement, qu'est-ce qui est difficile là-dedans ? Pourquoi devoir répéter encore que c'est « sérieux » ?

Pourquoi cet internaute Amine Radi, doit poster une vidéo humoristique (oui parce qu'il faut bien passer par d'autres biais, il faut prendre les français avec des gants), pour essayer lui aussi à sa manière de faire prendre conscience aux gens ?

« Reste chez toi, les gens ils ont pas compris, qu'est-ce t'a pas compris dans ma phrase, toi heureusement que t'étais pas là pendant la seconde guerre mondiale, quand grand-père on lui a dit va combattre Hitler en Allemagne il a pris le (fusil) il est parti. Heureusement t'étais pas là toi ! Toi on t'a juste demandé de dormir chez toi, gagner 20 kilos, te taper l'pop-corn, regarder Netflix, t'as pas pu faire ça ?! (...) y'a des étudiants à l'étranger ils habitent seuls dans 20 m², tu sais c'est quoi 20 m² ? C'est la prison, la différence entre lui et le prisonnier, c'est que le prisonnier il a le droit de sortir de temps en temps faire la marche. (Le mec) il a pas le droit, il reste chez lui dans 20 m². (Le mec) il est resté chez lui et toi tu veux pas rester chez toi ? (...) si je rentre chez moi qu'est-ce que je vais faire ? Ben prends une douche par exemple, lave-toi les mains, mets le déodorant (...) fais attention à ton pays (...) on compte sur votre civisme. Chaque fois que l'Etat et le gouvernement prennent des décisions tu dis j'suis pas content. Aujourd'hui qu'ils ont pris les bonnes décisions on compte sur ta citoyenneté et ton civisme, réveille-toi, sauve ton pays (...) Ils ont fermé les écoles, les universités, les crèches, les lycées et les collèges pour que les enfants restent chez eux, et là on trouve quoi ? Que les enfants sortent dans la rue pour jouer ! Mais les parents vous êtes où dans tout ça ? Toi ton fils tu vas à l'école pour le chercher parce que t'as peur pour lui mais là t'as pas peur qu'il prenne la maladie ? Si toi tu lui passes pas l'éducation, si toi tu lui passes pas les valeurs qui va le faire ? (...) ». Et il finit par remercier les bonnes initiatives et en disant qu'il aime les gens et qu'il n'a pas envie que les gens meurent pour ça.

Les gens ont oublié.

Les gens ont oublié comment on vivait avant. Oui la nouvelle génération ne connaît pas cette époque parce qu'elle est née avec un smartphone, une tablette, un ordi, la télé dans les mains. Parce qu'aussi on ne lui a pas offert une autre façon de fonctionner, de voir ou de penser. Mais les anciennes générations, ont-elles oublié ? Il y avait cette époque où tout ça

n'existait pas... Je me rappelle de mon enfance durant les gros cyclones où il n'y avait plus d'eau, plus d'électricité. Nous étions avec des bougies pour éclairer la maison. J'en garde pourtant un si beau souvenir. C'est sûr que j'étais tout de même à l'abri dans mon immeuble, j'ai conscience de ces gens qui vivaient encore dans des *kaz en bois sous tôle* et qui perdaient tout, parfois même la vie. Moi, dans mon confort et ma naïveté d'enfant, j'étais heureuse. D'une part je n'avais pas école et rien ne me rendait plus heureuse en ce temps-là. Mais aussi je pouvais avoir ma grand-mère, ma mère et les autres membres de ma famille juste pour moi. Je pouvais jouer avec eux. On se réunissait autour de la table et on jouait aux cartes. C'était le moment aussi pour qu'ils me racontent chacun leurs histoires qui font peur, parce qu'ils en avaient vécus des choses sur cette île aux légendes encore vivaces à cette époque. Je me rappelle parfaitement de l'histoire de mon grand-père au sujet du soir où il était sorti avec un ami et qu'ils passaient à minuit devant l'église Saint-Jacques où ils ont été interpellés par le son de l'orgue. Qu'à ce moment-là il ne savait pas pourquoi mais il est quand même entré dans l'église et là il ne voit personne en train de jouer, juste l'instrument qui se joue seul. Et que lorsqu'il a commencé à « détalier », les portes de l'église se sont refermées violemment. Je me rappelle de l'histoire de ma mère et de la femme sans jambes dans cette discothèque. Je me rappelle des parties de fouille avec ma grand-mère où c'était carrément la compétition pour savoir qui gagnerait le plus de parties. Je me rappelle des histoires de Toto de ma tatie...

S'adapter...

En tant que réunionnaise j'ai su m'adapter parce qu'on pouvait faire sortir du positif dans les situations difficiles. En tant qu'artiste j'ai su aussi m'adapter puisque ne faisant pas partie de l'élite des artistes contemporains qui ont tout, j'ai dû me débrouiller pour faire mes expos, trouver des systèmes D, quand on ne vous donne ni les moyens de créer, ni les moyens de réaliser l'exposition [en terme d'accrochage et de scénographie] et encore moins les moyens pour la diffusion et la communication. On se débrouille. On trouve des astuces, on s'entraide, on fonctionne par échange de bons procédés. On trouve d'autres systèmes d'accroches, et on fait toujours en sorte qu'ils se justifient au regard du travail, que ce ne soit pas juste parce qu'on n'a pas le choix. On reste digne. On reste professionnel même si en face on vous renvoie constamment à la face qu'on ne sera jamais professionnel puisqu'on ne fait pas partie du « *ron* ».

Résister...

On apprend la résistance aux épreuves. On apprend la résilience. Parce que quand « *ou gaynye le chok* », on se relève, on n'abandonne pas comme ça, ça s'appelle survivre...

Comment je vis moi ce confinement ? Alors que j'aurais dû être tous les jours dehors, en train de rencontrer chaque fois de nouvelles personnes, pour nourrir mon projet, mais aussi parce que ma vie est indissociable de mon art et que je vis chacun de manière imbriquée. Je suis de nature à ne pas rester en place non plus, à être toujours active, à bouger, mise à part lorsque mon travail nécessite que je sois à l'intérieur (l'écriture, le dessin, la lecture, les recherches, etc.). Alors je vis tout aussi difficilement ce confinement – oui parce que je ne sais pas non plus combien de temps ça va durer, si les choses vont aller en s'améliorant ou en s'empirant, si je vais pouvoir reprendre l'avion à la date prévue, sinon comment je vais faire pour rester sur Paris tout en sachant que ça engagera des frais supplémentaires que je ne serai pas en

mesure d'honorer, sans parler du fait que je risque d'exposer mes proches à mon retour si moi-même je suis contaminée – mais je reste à l'intérieur, je me dis qu'il y a de quoi s'occuper, je recherche ce fameux système D pour que mon expo se fasse quand même parce que je savais qu'avec les mesures prises depuis quelques jours et l'annonce du Président concernant ce confinement dit à demi-mot, que mon expo allait être annulée. Alors je devais replonger dans mes aptitudes d'enfant à savoir retourner les situations toujours à mon avantage, retrouver mes aptitudes de débrouillarde parce que le monde de l'art ne me fait et ne me fera jamais aucun cadeau. Je devais moi prendre les devants pour que ça se fasse. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas une certaine déception, parce qu'évidemment on pense un projet d'une façon et pour nous à ce moment-là ça fait sens et c'est comme ça qu'il aurait fonctionné. Qu'il n'y ait pas une certaine déception au regard de cette exposition qui devait restituer à un instant T le travail, mais aussi et surtout, permettre aux autres de plonger dans cette invitation à l'humanité et me plonger à mon tour au plus profond de leur être. Je rêvais tout de même de cette onde qui se serait répandue provoquant quelque chose chez l'autre, même quelque chose d'infime.

Mais où se trouve l'essentiel ?

C'est cette question que nous devons nous poser lorsque le disque s'enraye. Pour moi il réside déjà dans ces portes entrouvertes avec chacune des personnes que j'ai rencontré, dans ces sursauts d'humanité, dans ces discussions de cœur à cœur et finalement dans le fait que, même si je n'aurai pas le « public » en face de moi à l'endroit du vernissage (qui n'est finalement qu'une convention), je pouvais trouver cet autre chemin pour arriver jusqu'à lui. Ce sentier qui m'amènerait vers l'autre et qui le connecterait de quelque façon que ce soit avec d'autres personnes.

* Jeudi 19 mars 2020

Il y a eu aussi des vrais loups garous qui hurlaient à la mort ici dans l'enceinte de la cité des arts, tout en chantant : « *Il fait beau, il fait beau, il fait beau, il fait beau (...)* ». Et lorsqu'une des résidentes lui a dit qu'il n'était pas seul ici, qu'elle savait qu'il y avait eu le week-end et tout, mais de baisser sa musique et d'arrêter de hurler parce qu'il n'était pas seul, l'autre de répondre : « *sale p#@\$, etc., etc., etc.* ». Et puis mes loups garous qui sont justes au-dessus de moi monter en puissance ces derniers jours, toutes les nuits jusqu'à jouer du piano comme s'ils avaient « *léspri* » et chanter du Aznavour et du Dalida à 23h30, puis continuer à tirer, cogner, ouvrir l'eau, monter et descendre les escaliers en chaussures, etc., etc., etc. Mais ça, toujours la nuit, la journée on n'entend presque rien...

L'annonce de l'annulation de mon exposition est arrivée assez vite lorsque j'ai envoyé un mail pour dire que je supposais que l'expo était annulée et que je souhaiterais la faire, même de manière virtuelle. Prévus pour le 31 mars, c'est là qu'aurait été le lieu propice où les masques tombent, où les barrières s'évanouissent, où l'on aurait pu, juste l'espace de l'exposition, avoir accès peut-être à l'autre dans sa plus grande fragilité mais dans sa plus forte et plus belle véracité. Quel retournement de situation. Finalement retrouver l'autre à travers cet écran où il n'aura accès à moi qu'au travers du filtre d'internet et moi je n'aurai jamais accès

à lui. Il recevra mon récit intime dans sa propre intimité, chez lui, seul, mais il y aura cette rupture entre lui et moi. Peut-être qu'au final depuis le début le chemin était celui-ci, et je me bornais à en emprunter un autre...

* Samedi 14 mars 2020

Heureusement qu'il y a encore Montmartre, tous ces moments de découverte, ces instants précieux en partage, ce voyage qui a servi à rapprocher, cette petite fille qui dans le métro disait à sa mère de lui donner du jus de fruit plus souvent pour le goûter et qui lorsque sa mère lui dit : « *je ne peux pas te donner du jus de fruit tous les jours* », elle de répondre : « *mais non maman je ne te dis pas tous les jours, juste une fois par jour* », les couples blancs et noirs, les enfants métisses avec leurs parents blancs, les appels vidéo, les messages, les fous rires, les belles rencontres, les retrouvailles, les cerisiers en fleur, les coccinelles, mon ami l'oiseau avec son chant si particulier et qui me fait rire chaque fois que je l'entends...

* Dimanche 16 février 2020

VII. Pivot 7 : *┌ Lundi 3 février, il est aux environs de 18h. Je suis dans un supermarché à Saint-Germain des Prés avec ma sœur. C'était le premier jour, nous étions fatiguées par un long vol et une arrivée pas des plus agréables comme pour la plupart de ces voyages où tout est pesant : le temps et les files interminables, l'incivisme des gens d'aujourd'hui, le dédain des administrations... Internet ne fonctionnait plus sur mon téléphone, j'étais irritée. Ne connaissant pas bien le quartier il allait être difficile de s'orienter. Il fallait faire rapidement les courses, pas eu le temps de se poser depuis que nous avons atterri, il fallait bien avoir les rudiments pour le nettoyage du studio, au moins ça. Pour le repas, avec la fatigue, il valait mieux pour nous, trouver un endroit où manger pour pas cher. Dans ce supermarché, nous étions donc dans la file d'attente pour la caisse et : « Pardon, pardon, excusez-moi mes jolies petites grenouilles (...) ». J'ai entendu cette voix chantonnante sortir de derrière nous et mon cœur s'est apaisé d'un seul coup. Pendant un instant, ce bref instant où cet homme était passé près de nous, j'avais oublié la fatigue, la crispation de la journée et la frustration. ┘*

SAMEDI 29 FÉVRIER 2020 - DANS MON MILIEU (SUITE)

Je me force. Il le faut bien si l'on veut « exister ». Je reçois une invitation pour les nouveaux résidents. Il est question de se retrouver un midi. Ça fait au moins quatre jours que j'en suis malade. Je n'ai pas envie. Je sais trop comment c'est : sourire, faire bonne figure, essayer de socialiser, quand à la base on n'est pas de cette nature. Bien sûr je ne suis pas un ours ou un ermite, mais aller vers l'autre, se faire une place, là où on sent que les regards questionnent, sondent, scannent, où j'ai l'impression soudainement qu'ils m'ont déshabillée entièrement du regard, me mettant à nue alors qu'on ne se connaît même pas. Je ne suis pas des leurs.

Il le faut.

Il faut que je me pose sur une table quelque part avec mon burger fait à l'arrache. Je suis arrivée en retard. Avec une heure de retard même. Je sais bien pourquoi. Je n'avais pas envie. Je savais déjà quoi répondre si j'arrivais trop tard et qu'on m'en ferait la réflexion : il y avait des perturbations sur la ligne sur laquelle je suis venue du coup ça m'a mise en retard je suis désolée. Comble de l'ironie, il y avait vraiment des perturbations sur cette ligne et ça m'a mise d'autant plus en retard. Mais ce n'est pas grave parce que je me disais que s'il était trop tard, je rebrousserais chemin heureuse de ne m'avoir infligé un tel supplice. Me frayer une place, alors que je vois bien que tout le monde se connaît déjà plus ou moins. Les groupes se forment. C'est comme à l'école lorsque tu n'as pas ta place puisque les groupes sont déjà formés et qu'ils ne veulent pas de toi. En plus, il faut parler anglais. J'ai bien pris quelques leçons mais je me suis laissée rattrapée par mes contraintes quotidiennes, donc je n'ai plus eu le temps d'en prendre des leçons juste avant de venir. Je sens déjà la catastrophe arriver. Rouillée comme jamais et il faudra vaincre une énième humiliation, celle de ne pas se ratatiner devant ces gens qui ne parlent qu'anglais, même les français ! Je demande, dans mon anglais, si je peux m'asseoir à leur table, ils essayent de se décaler. L'homme continue à parler. Tiens, je vois un visage familier, elle était là l'année dernière lorsque j'étais en résidence. Oui c'est bien elle. Je lui demande comment ça va, elle me répond bien avec un sourire et continue la conversation déjà bien lancée avec mon voisin de table. Malaise. Mais il y a quelqu'un en face de moi qui ne parle pas vraiment et écoute plutôt les conversations. J'ai ressenti d'un coup comme une complicité qui peut-être n'existait pas, mais il me plaisait de le croire, parce qu'elle ne parlait pas, tout comme moi. Peu importait si c'était pour les mêmes raisons ou non, elle était comme moi. Alors je me sens hardie d'entamer la discussion avec elle et lui demande depuis quand elle est en résidence. J'apprends que ça ne fait pas longtemps, elle me demande la même chose et je lui réponds. On essaye tant bien que mal de discuter, vu tout ce que j'avais perdu de mes leçons. J'apprends qu'elle vient du Brésil et comble de la chance pour moi, je lui dis que j'adore Salvador de Bahia où j'ai été en échange pendant un mois en 2009. Et la discussion continue, j'en étais bien heureuse. Je m'adresse à ma sœur qui est assise juste à côté en créole, je crois qu'elle croit reconnaître un peu de français, il est vrai que certains mots et expressions s'en rapprochent, et elle me demande si je parle français. Soulagement pour elle comme pour moi puisqu'elle m'annonce qu'elle est plus à l'aise en français et l'échange se poursuit.

SAMEDI 22 FÉVRIER 2020 - PARIS M'A FAITE MONSTRE !

Je me souviens d'un certain nombre de choses, d'évènements, de réactions et de paroles. Un état d'esprit peut être perforé, modifié, annihilé et remplacé. Je ne m'étais jamais sentie aussi pas humaine au cœur de certaines situations. J'ai été reléguée au rang de déchet, considérée moins qu'un animal. Je suis dans mon pays et pourtant on ne m'a jamais autant fait sentir que je n'étais pas à ma place. Inexistante. Oh je l'étais tant de fois ! Dans ce dos tourné à la pharmacie près du métro Saint-Paul, où tous ceux qui arrivaient après moi étaient servis. Pour moi, aucun regard, aucune parole, juste du mépris. J'étais en rage, mais je ne voulais pas qu'elle le voit, je ne voulais pas qu'elle gagne. Je suis restée, silencieuse derrière elle, un long moment, sans dire mot. Je voulais que ça l'agace, qu'elle se retourne, qu'elle me lance un regard noir. Je voulais l'obliger à m'adresser la parole. Ce moment a en effet été si long pour elle qu'elle s'est sentie dans l'obligation de se retourner. Et elle m'a lancé son regard noir, en me demandant sur ce ton si dédaigneux ce que je voulais. Ce que je voulais ! Il me semble que c'est assez évident lorsque quelqu'un entre dans une pharmacie. Je lui énonce mon problème. Elle me fait son air de celle qui n'en a absolument rien à faire et qui attend impatiemment que ce moment se termine. Lorsque j'eus fini, elle me dit : « *Voyez ça avec*

mes collègues au fond ! ». Incroyable. Elle ne daigne même pas me servir. Je crois que rares ont été les fois où je me suis sentie aussi noire ! Ça m'était arrivé à l'étranger, mais dans mon propre pays, jamais avec autant de violence. Néanmoins j'avais eu ce que je voulais, je l'avais obligée à se retourner et à me parler, ce qu'elle, ne voulait pas faire évidemment. J'ai forcé un contact, et j'en jubilais.

On entend souvent parler de choses et d'autres sur un territoire quand on ne le connaît pas. Il a une réputation qui le devance souvent et il en va de même pour tous les territoires. L'année dernière par exemple j'ai rencontré quelqu'un qui me disait qu'à La Réunion il y avait « *le Palu* ». Il n'y était jamais allé ! Et il s'entêtait. Ce genre de réflexions et de comportements me force à chaque fois à dire qu'étant née et vivant à La Réunion je sais tout de même ce qu'on y trouve. De mon côté, j'avais entendu dire qu'à Paris les gens te laissent « *crever* » dans la rue sans lever le petit doigt et surtout « *si tu marches même nue personne ne va te regarder* ». Je m'étais fait des films sur ce que j'allais y vivre par rapport à ce qu'on m'en avait dit. Pourtant, Paris représentait pour moi simultanément la ville de tous les possibles. On m'avait aussi dit que si je voulais faire carrière il fallait impérativement que je m'y rende et que j'y fasse mon réseau. Qu'il fallait démarcher auprès des galeries. Quelle erreur ! J'ai compris bien malgré moi et tout aussi vite que ça ne fonctionnait pas comme ça ! Je n'ai même pas débuté ne fusse que l'orée d'une carrière et ce malgré les contacts que j'ai pu me faire ici. Je retrouvais ici, La Réunion avec tous ses travers. La Réunion finalement c'est une petite France mais où tout est exacerbé de par sa petitesse. Mais je retrouvais aussi ce qu'on m'avait dit. J'ai appris à ne compter que sur moi, lorsqu'à La Réunion je peux encore trouver des personnes volontaires pour m'aider en cas de besoin. Je me suis confrontée ici à une absence presque totale d'humanisme et de charité. Personne quand j'avais posé mes 30 kg d'argile sur la rambarde de l'escalier du métro lorsque je n'en pouvais plus. Personne non plus quand j'ai dû monter les 112 marches du métro Lamarck-Caulaincourt avec tous mes sachets de courses (oui parce que je ne savais pas à ce moment-là qu'il y avait un ascenseur !)...

* Samedi 14 mars 2020

VIII. Pivot 8 : *[Vendredi 14 février, il est 16h10 et je suis à la Poste. J'ai fini d'envoyer mon courrier recommandé pour la rétractation concernant la box internet que je voulais prendre. Je commence à enfiler ma veste avant de sortir de la Poste, mais j'avais du mal à enfiler mon deuxième bras. Un conseiller de la Poste qui passait juste derrière moi relève ma veste et m'aide à l'enfiler. Je l'en remercie et nous échangeons un sourire. Puis il me souhaite un bon après-midi je lui souhaite autant.]*

IX. Pivot 9 : *[Vendredi 28 février, 14h55, je suis au vestiaire du palais de Tokyo. Ca fait bien dix minutes que j'essaye les codes sur plusieurs casiers mais ça ne fonctionne pas. Je vois d'autres personnes mettre leurs affaires et repartir. Chaque casier que j'essaye ne fonctionne pas. Une femme arrive, ouvre un grand casier en bas, me regarde, me sourit et me dit : « Vous pouvez prendre le mien si vous le voulez, il est grand mais au moins il fonctionne ».]*

★ Mardi 10 mars 2020

C'est exactement comme lorsqu'on se dit ça y est, c'est une super structure qui t'accueille, qui fait ça depuis des années et qu'on se dit qu'elle va respecter les artistes. Et pourtant là encore on me met dans la posture de mendier. Pour moi lorsque l'on s'engage dans un projet, il est évident que les deux parties sont dans l'obligation de respecter un contrat, chacun devant faire sa part. Néanmoins je trouve que trop souvent (mais ça ne changera pas), on demande aux artistes presque tout, sinon tout et en face c'est le néant ou presque. Ceux qui travaillent dans de telles structures, sont-elles liées par leur contrat (pour celles qui sont en CDI), de sorte qu'elles ne peuvent de toute évidence pas critiquer l'institution ? Ou ne comprennent-elles pas les enjeux d'un projet artistique et les devoirs qui incombent à chacune des parties ? Ou trouvent-elles normales de telles situations ? Parfois lorsque je reçois certaines réponses ou remarques, j'ai l'impression de me retrouver comme devant cette pharmacienne, ou ces personnes dans le métro ou devant ces masses noires mais livides de robots qui marchent irrésistiblement vers on ne sait où, eux-mêmes ne sachant pas où ils vont. Est-ce que le contexte de marchandisation est tel qu'il leur a fait perdre ou oublier toute valeur ou tout altruisme ?

Je me mets à adopter la même attitude parce que ça m'agace, à perdre patience, à répondre sec quand on me parle de cette façon, à ne plus vouloir faire d'efforts moi non plus... Mais au final tout ça pourquoi ? Est-ce que là, dans ces moments précis je ne ressemble pas à ces gens que j'exècre ?

Bien sûr que oui ! Et même si pendant un moment je m'étais voilé la face, il n'empêche que j'ai été comme eux.

* Jeudi 19 mars 2020

BAN'TI Y SOUTIEN BAN'GRO

Pa besoin ti pren la kolèr mi dia toué sa in mové zafèr
I vo mié ti pèz ton kèr dan la kour sou ton pié koko (x2)

Refrain

Ban'ti y soutien ban'gro
Ban'gro y soutien ban'gro
Alor la mi voua pa
Kisa y soutien ban'ti
Oté y s'ra pa pou demin
Que ma gainlle in bon coud'min
Avek in kalité kome moin
Li lé pa la avek moin

Mi koné isi nana kréole
Y aime flate gro vaza
Kan y ariv' le temps la saison létchi
Deu bale lé pou meussieu intel
Koté li nana in bon voisin
Maléré kome li mèm
Non li done pa sa, sa la poin le den
Sa lé pou meussieu intel

li agard a moin koté li dia ou, ou la poin le den pou manz sa, li sote a moin li done lot' moune
la ba la, sat i gainlle acheté la

Refrain

Ban'ti y soutien ban'gro
Ban'gro y soutien ban'gro
Alor la mi voua pa
Kisa y soutien ban'ti
Oté y s'ra pa pou demin
Que ma gainlle in bon coud'min
Avek in kalité kome moin
Li lé pa la avek moin

Nanana nanana nanana, nanana nana nanana
Nanana nanana nanana, nananananananananana
Nanana nanana nanana, nanana nana nanana
Nanana nanana nanana, nananananananananana

In jour ou sa va dan in buro
Nana bon pé domoune
Si ou lé in moun'a tèr a tèr
Woua debout' et woua atend' out tour
Si dan' ta nana in gro zozo
A li li atend' pa

Nana toujours inm ti kréole
Pou fé son bon valé

Pren mon tour madam' moin lé pa présé moin ; li agard a moin koté li, li dia ou, ou lé tro o ki
pou gainlle mon tour, woua fé la ké kome tou l'mond'

Refrain

Ban'ti y soutien ban'gro
Ban'gro y soutien ban'gro
Alor la mi voua pa
Kisa y soutien ban'ti
Oté y s'ra pa pou demin
Que ma gainlle in bon coud'min
Avek in kalité kome moin
Li lé pa la avek moin

Nanana nanana nanana, nanana nana nanana
Nanana nanana nanana, nananananananananana
Nanana nanana nanana, nanana nana nanana
Nanana nanana nanana, nananananananananana

Mi koné isi nana kréole
Nana in pé largen
Kan in maléré y arèt'a li
Y di meussieu done a moin 5 fran
D'in èr en kolèr san regard' la min
Kosa li répond' :
Non je n'en ai pas
Non n'insistez pas
Où voulez-vous qu'j'en trouve

Li agard le boug' li di : fo alé travayé in ! Li koné pa si le pov' boug' la parti rod' travaïy, la
trouvé ou la pa trouvé li lé pala èk sa

Refrain

Ban'ti y soutien ban'gro
Ban'gro y soutien ban'gro
Alor la mi voua pa
Kisa y soutien ban'ti
Oté y s'ra pa pou demin
Que ma gainlle in bon coud'min
Avek in kalité kome moin
Li lé pa la avek moin

Nanana nanana nanana, nanana nana nanana
Nanana nanana nanana, nananananananananana
Nanana nanana nanana, nanana nana nanana
Nanana nanana nanana, nananananananananana

Pourtant écrite en 1978 cette chanson de Françoise Guimbert est encore criante de vérité aujourd'hui ! Parce qu'elle parle autant de cet entre-deux du réunionnais qui s'oublie pour que « *ban'gro* » puissent prendre « leur place » à l'endroit où finalement le « *ban'ti* » créoles n'auront jamais une place ni à La Réunion (qui est leur propre territoire si je puis dire) ni ailleurs parce qu'ils ne sont pas de même « condition » ; mais elle parle tout autant du fait que ceux qui sont en bas de la chaîne resteront en bas. Je n'aurais pas trouvé meilleure métaphore de ce système artistique qui n'aidera jamais les artistes qui sont en bas de cette chaîne, mais qui propulsera toujours les mêmes.

* Dimanche 16 février 2020

X. Pivot 10 : *[Mardi 11 février, 15h46, métro ligne 1. Une femme, la cinquantaine, parlait avec un homme qui descendait ensuite à une station. Elle regardait peut-être son téléphone, je ne sais pas vraiment puisque j'étais tournée vers la porte, les yeux fixés sur le quai qui se défilait sous mes yeux, et qu'elle était à ma gauche. En tout cas, elle avait la tête baissée. Elle s'était approchée beaucoup de moi de sorte que mon bras gauche était coincé. Je me décale alors et extirpe mon bras. Elle me regarde et me demande pardon. J'avais remarqué que son air laissait transparaître de l'inquiétude, je lui ai alors sourit et lui ai dit que ce n'était pas grave. Elle s'est engouffrée dans la porte que je lui avais entrouverte et une discussion a commencé, le temps d'une station. Elle m'a dit que les gens de nos jours étaient vraiment désagréables et que pour rien ils s'en prenaient aux autres. Que dans le métro particulièrement, il n'y avait plus de respect et qu'il fallait vraiment veiller à tous nos gestes pour ne pas s'attirer des ennuis. Elle me disait aussi que l'homme avec qui elle conversait, elle ne le connaissait pas non plus et qu'ils parlaient eux aussi plus ou moins de la même chose. « Mais vous savez comment c'est, me dit-elle, je ne vais pas vous refaire la messe ». Puis elle me souhaite un bon après-midi avec un grand sourire et descend.]*

MERCREDI 26 FÉVRIER 2020 - TRANSITOIRE TRANSITION

Dans les derniers jours avant mon départ de La Réunion, j'apprends qu'à Montmartre, il n'y a pas internet. J'avoue ne pas avoir pensé, pas même une seule seconde à demander si le site de Montmartre avait un accès internet, puisqu'au Marais il y a une connexion internet. Pour le dire très franchement, au vu de la façon dont on m'avait répondu à ce sujet, et du fait que je ne trouve vraiment pas normal que d'une part je sois prévenue à la dernière minute alors que le projet sur lequel j'ai été sélectionnée est un projet qui met en jeu des vidéos à voir directement en ligne, et que d'autre part un lieu qui brasse autant d'artistes et autant d'argent – puisque les artistes doivent tout payer, en somme il n'y a rien qui est pris en charge par l'institution : le loyer est payant, si l'on a besoin d'un assistant ou pour tout accompagnateur il y a un surplus de 160€ à payer par mois, si l'on a besoin d'un « studio » d'enregistrement ou de répétition il faut le louer à l'heure, pour laver ses vêtements il faut encore payer, et la grande galerie est inaccessible pour les artistes en vue de faire une exposition suite à une résidence car elle est aussi payante – soit incapable de fournir un accès internet sur un lieu de résidence où ils accueillent des artistes. Ce que j'ai trouvé le plus choquant était que compte tenu de ce qu'ils savent des difficultés pour faire les installations internet dans un studio à Paris et des délais très longs, que l'on me dise que comme je suis française, on m'a mise à Montmartre parce que c'est plus facile pour moi de gérer la situation avec les opérateurs puisque c'est ma langue maternelle. Le problème est que lorsque tu viens pour une résidence

de trois mois, le temps passe à toute allure et que de gérer ces problèmes, empiète considérablement sur le temps de travail. J'ai cette sensation que nous ne vivons pas les choses de la même façon l'administration et moi et qu'il y a ce hiatus entre eux et moi, cette incompréhension qui fait monter la tension et qui aboutit inéluctablement sur des échanges de mails parés parfois d'impolitesses et de dédain où le but est de toute façon de prendre le dessus sur l'autre et le faire plier. Je n'ai pas envie de plier lorsque la situation n'est pas normale et qu'on essaye de me la faire avaler comme telle.

J'arrive dans un espace que je ne connais pas, un quartier que je ne connais pas et la première des incivilités a été de me dire de me débrouiller pour l'heure d'arrivée, que je ne pouvais pas arriver avant 10h alors que mon avion atterrissait à 5h30 et de me dire de me poser avec toutes mes valises dans un café quelque part pour attendre la prise de poste du gardien. Je suis bien consciente qu'il s'agisse là d'une affaire de mentalité et d'habitude, mais tout de même, après un vol long-courrier et au regard de l'insécurité grandissante (et là franchement ce n'est pas un mythe, je le vis au quotidien ! je ne vais pas énumérer tout ce qui m'est arrivée dans le métro ou en dehors et tout ce à quoi j'ai assisté), aucune solution n'est réellement cherchée. De mon point de vue ce ne sont que de fausses solutions et pour désamorcer le conflit on me dit qu'on vient de repeindre mon atelier et que je devrais m'y sentir bien. Sauf que cet atelier est dysfonctionnel à bien des égards.

J'arrive dans cet endroit où je cherche à prendre mes marques. Je ne suis pourtant pas routinière mais finalement je suis amenée à chercher quelque chose de familier, de « rassurant » où je pourrais me sentir un peu chez moi. La première chose qui me vient en tête n'est même pas la nourriture. Je cherche la propreté. Un lieu qui vient d'être refait certes mais qui n'est pas à mon goût en matière de propreté. Je suis peut-être un peu maniaque sur les bords mais ces tâches de graisses et de peintures au sol datant de Mathusalem ! Alors ma première sortie est dédiée à l'achat de produits ménagers pour que là où je vais poser mes pieds nus, mes mains ou une partie de mon corps, même habillé, je ressente non pas du dégoût, comme il m'était arrivé déjà maintes fois auparavant, mais un sentiment de bien-être et de salubrité.

Ensuite il y a tous ces meubles et ces choses qui ne sont pas à moi, dont je dois prendre soin pour ne pas qu'on avale ma caution de 735€, mais qui sont déjà abîmés par tous ceux qui sont passés avant moi. Certains très vétustes, d'autres bancales, d'autres encore déchirés, ne fonctionnant pas ou qu'à moitié. Dès le premier jour j'ai dû mettre des cales aux tables, au frigo, chercher un moyen d'avoir de l'eau chaude pour deux avec un ballon qui n'est pas suffisant, faire fonctionner une lampe de chevet qui fait un effet boîte de nuit. Car oui, lorsqu'on essayait de l'allumer elle ne cessait de s'allumer et de s'éteindre et alors qu'il y avait une chanson particulièrement rythmée de Stromae à ce moment-là, ce fut un instant que je n'arriverais même pas à qualifier tant c'était loufoque ! Tragi-comique ? Grotesque ? Burlesque ? Il fallait chercher une solution pour que la moitié des prises qui ne fonctionnent pas dans l'atelier puissent fonctionner, mais on m'a dit que ce n'était pas urgent de faire venir un électricien puisque j'avais tout de même 3 lampes et que j'avais de la lumière (soit dit en passant, je n'ai pas de lumière générale).

★ Samedi 14 mars 2020

Soit dit en passant aussi, on n'a jamais appelé l'électricien

★ Mercredi 26 février 2020

Chercher comment ouvrir ma porte d'entrée qui ne s'ouvrait pas, où il fallait trouver une technique qui consistait à tirer sur la poignée (déjà fragile puisqu'elle n'avait qu'une vis et qu'il en manquait une) et en même temps à tourner à fond la clé vers la droite puis à pousser pour ouvrir la porte. Demander à ce qu'on me mette le verrou puisqu'on m'avait dit qu'il y avait eu une tentative de cambriolage et qu'ils se sont rendu compte à ce moment qu'ils n'avaient pas remis le verrou après les travaux et qu'il me manquait une sécurité sur ma porte. Surtout qu'il fallait casser tout une partie du mur qu'ils ont dû certainement refaire en plâtre, où ils avaient bouché entièrement l'emplacement où devait être le verrou. L'un des dysfonctionnements vécus ces derniers jours étant le robinet de l'évier qui, lorsque je l'ai tourné est resté dans ma main. On devient tout de suite suspicieux puisqu'une semaine auparavant on m'avait dit que celui qui faisait les travaux de réhabilitation avait dit qu'il y avait un problème de plomberie dans mon atelier, ce à quoi j'avais répondu que non puisqu'il ne m'était rien arrivé à ce niveau. Je me suis dit ensuite qu'ils savaient qu'il y avait un problème qu'ils m'ont très certainement caché. Et je repense à ma caution parce que je me dis qu'ils seraient capables, au vu de ce qu'ils ont déjà fait ou dit, de me dire que c'est moi qui ai détérioré les installations et qu'ils ne me rendraient pas ma caution. Etc, etc, etc. Aïe ! Je divague encore ! :)

C'est un peu comme déménager tout le temps, à chaque résidence un déménagement, mais un déménagement peut être définitif, hors là il est chaque fois temporaire. Je suis une artiste en « itinérance », vous savez un peu comme ces données mobiles, lorsque vous quittez votre pays d'origine et que l'on vous envoie un avertissement disant : « données en itinérance » et que cela peut engager des frais supplémentaires. C'est totalement vrai ! Je suis en itinérance et j'ai des frais supplémentaires !

Le sol est crasseux sur toute une partie, j'ai envie de le frotter, de prendre des produits détergents et de le nettoyer entièrement. Mais je me dis que ce n'est pas possible. On me prend pour une idiote, pourquoi je rendrai un lieu sal plus propre que lorsque j'y suis entrée ? Ils sont encore gagnant et toujours sur mon dos. Donc ça me coûte mais je fais avec, je vis dans un studio où le sol de la pièce où je passe le plus clair de mon temps est dégoûtant, où lorsque je prends mon petit déjeuner j'évite de le regarder pour ne pas vomir parce qu'entre les traces de peintures qui datent, il y a aussi des traces noires comme si durant des années quelqu'un avait fait cuire à manger à cet endroit précis et qu'au fil des années la graisse s'était déposée sur le sol sans jamais être nettoyée. Et je vois des choses collées à ce sol, dans cette masse de graisse et de peinture, je vois distinctement une pièce. J'ai même honte quand j'ai un rendez-vous professionnel dans mon atelier, je sais qu'ils savent que ce sont des ateliers qui sont constamment attribués à différents artistes, et que pour ceux qui ne me connaissent pas, ils voient bien ensuite que je ne fais pas de peinture et donc que ce n'est pas de mon fait, je n'arrive néanmoins pas à ne pas éprouver de gêne. Pourtant, pour en revenir à la caution, je me demande comment ça se passe lorsque l'artiste qui part laisse l'atelier dans cet état, est-ce qu'on lui prend vraiment sa caution ? Parce que pour ma part, n'ayant pas les moyens, même si je n'étais pas quelqu'un de soigné, je ferais en sorte de rendre l'atelier en bon état pour éviter qu'on ne me rembourse pas ma caution. Alors comment ça se fait que l'atelier soit dans un tel état ?

Souvent en résidence, surtout lorsque le lieu me dégoûte même après l'avoir nettoyé, je laisse toutes mes affaires dans ma valise, je ne les sors que lorsque je les utilise. Ça fait une gymnastique puisqu'il faut que je les range tous les soirs dans la valise, mais au moins je sais qu'elles restent propres.

J'ai l'impression que le lieu va me contaminer lorsque des odeurs se dégagent des draps et taies d'oreillers, lorsque je ne sais pas comment ils ont été lavés et quand ils l'ont été. Les rideaux sont tâchés et déchirés à trois endroits, certainement pour fêter mes trois mois de résidence ! J'ai aussi l'impression qu'ils n'ont jamais été lavés. Et les vitres ! Le paysage extérieur est trouble tellement elles sont sales ! Qui a vécu là avant moi ? Et peut-être que cette personne n'avait pas envie non plus de se fouler sur le nettoyage au vu du temps qu'elle allait passer dans ce lieu ou des conditions de résidence. Ou peut-être que c'est quelqu'un dont l'hygiène laisse à désirer, un « *tougouloute* » (© Reynald Alaguiry) quoi comme on dit. Et je me retrouve là dans ce « pas chez moi » que j'essaye de rendre un peu chez moi le temps de ma résidence, mais j'ai mes affaires toujours empaquetées prête à repartir demain.

XI. Pivot 11 : *[Mardi 3 mars, il est aux environs de 11h, métro ligne 8. J'étais assise dans le métro, une femme était debout, une place se libère et elle s'assoit juste en face de moi. Je l'avais regardé mais dès que j'ai senti que son regard allait croiser le mien j'ai commencé à baisser les yeux. Mais je n'ai pas eu le temps, elle m'a regardé et m'a souri.]*